

DUMAS
ALEXANDRE

LE COLLIER DE
LA REINE,
TOME I

Alexandre Dumas
Le Collier de la Reine, Tome I

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25201799

Le Collier de la Reine, Tome I:

Содержание

Avant-propos	4
Prologue – I	8
Prologue – II	22
Chapitre I	68
Chapitre II	82
Chapitre III	93
Chapitre IV	111
Chapitre V	122
Chapitre VI	137
Chapitre VII	157
Конец ознакомительного фрагмента.	161

Alexandre Dumas

Le Collier de la Reine, Tome I

Avant-propos

Et d'abord, à propos même du titre que nous venons d'écrire, qu'on nous permette d'avoir une courte explication avec nos lecteurs. Il y a déjà vingt ans que nous causons ensemble, et les quelques lignes qui vont suivre, au lieu de relâcher notre vieille amitié, vont, je l'espère, la resserrer encore.

Depuis les derniers mots que nous nous sommes dits, une révolution a passé entre nous: cette révolution, je l'avais annoncée dès 1832, j'en avais exposé les causes, je l'avais suivie dans sa progression, je l'avais décrite jusque dans son accomplissement: il y a plus – j'avais dit, il y a seize ans, ce que je ferais il y a huit mois.

Qu'on me permette de transcrire ici les dernières lignes de l'épilogue prophétique qui termine mon livre de *Gaule et France*.

«Voilà le gouffre où va s'engloutir le gouvernement actuel. Le phare que nous allumons sur sa route n'éclairera que son naufrage; car, voulût-il virer de bord, il ne le pourrait plus maintenant, le courant qui l'entraîne est trop rapide et le vent qui le pousse est trop large. Seulement, à l'heure de perdition, nos souvenirs d'homme l'emportant sur notre stoïcisme de citoyen,

une voix se fera entendre qui criera: *Meure la royauté, mais Dieu sauve le roi!*

Cette voix sera la mienne.»

Ai-je menti à ma promesse, et la voix qui, seule en France, a dit adieu à une auguste amitié a-t-elle, au milieu de la chute d'une dynastie, vibré assez haut pour qu'on l'ait entendue?

La révolution prévue et annoncée par nous ne nous a donc pas pris à l'improviste. Nous l'avons saluée comme une apparition fatalement attendue; nous ne l'espérions pas meilleure, nous la craignons pire. Depuis vingt ans que nous fouillons le passé des peuples, nous savons ce que c'est que les révolutions.

Des hommes qui l'ont faite et de ceux qui en ont profité, nous n'en parlerons pas. Tout orage trouble l'eau. Tout tremblement de terre amène le fond à la surface. Puis, par les lois naturelles de l'équilibre, chaque molécule reprend sa place. La terre se raffermi, l'eau s'épure, et le ciel, momentanément troublé, mire au lac éternel ses étoiles d'or.

Nos lecteurs vont donc nous retrouver le même, après le 24 février, que nous étions auparavant: une ride de plus au front, une cicatrice de plus au cœur. Voilà tout le changement qui s'est opéré en nous pendant les huit terribles mois qui viennent de s'écouler.

Ceux que nous aimions, nous les aimons toujours; ceux que nous craignons, nous ne les craignons plus; ceux que nous méprisions, nous les méprisons plus que jamais.

Donc, dans notre œuvre comme en nous, aucun changement; peut-être dans notre œuvre comme en nous, une ride et une

cicatrice de plus. Voilà tout.

Nous avons à l'heure qu'il est écrit à peu près quatre cents volumes. Nous avons fouillé bien des siècles, évoqué bien des personnages éblouis de se retrouver debout au grand jour de la publicité.

Eh bien! ce monde tout entier de spectres, nous l'adjurons de dire si jamais nous avons fait sacrifice au temps où nous vivions de ses crimes, de ses vices ou de ses vertus: sur les rois, sur les grands seigneurs, sur le peuple, nous avons toujours dit ce qui était la vérité ou ce que nous croyions être la vérité; et, si les morts réclamaient comme les vivants, de même que nous n'avons jamais eu à faire une seule rétractation aux vivants, nous n'aurions pas à faire une seule rétractation aux morts.

À certains cœurs, tout malheur est sacré, toute chute est respectable; qu'on tombe de la vie ou du trône, c'est une piété de s'incliner devant le sépulcre ouvert, devant la couronne brisée.

Lorsque nous avons écrit notre titre au haut de la première page de notre livre, ce n'est point, disons-le, un choix libre qui nous a dicté ce titre, c'est que son heure était arrivée, c'est que son tour était venu; la chronologie est inflexible; après 1774 devait venir 1784; après *Joseph Balsamo, Le Collier de la Reine*.

Mais que les plus scrupuleuses susceptibilités se rassurent: par cela même qu'il peut tout dire aujourd'hui, l'historien sera le censeur du poète. Rien de hasardé sur la femme reine, rien de douteux sur la reine martyre. Faiblesse de l'humanité, orgueil royal, nous peindrons tout, c'est vrai; mais comme ces peintres

idéalistes qui savent prendre le beau côté de la ressemblance; mais comme faisait l'artiste au nom d'Ange, quand dans sa maîtresse chérie il retrouvait une madone sainte; entre les pamphlets infâmes et la louange exagérée, nous suivrons, triste, impartial et solennel, la ligne rêveuse de la poésie. Celle dont le bourreau a montré au peuple la tête pâle a bien acheté le droit de ne plus rougir devant la postérité.

Alexandre Dumas

29 novembre 1848

Prologue – I

Un vieux gentilhomme et un vieux maître d'hôtel

Vers les premiers jours du mois d'avril 1784, à trois heures un quart à peu près de l'après-midi, le vieux maréchal de Richelieu, notre ancienne connaissance, après s'être imprégné lui-même les sourcils d'une teinture parfumée, repoussa de la main le miroir que lui tenait son valet de chambre, successeur mais non remplaçant du fidèle Rafté; et, secouant la tête de cet air qui n'appartenait qu'à lui:

– Allons, dit-il, me voilà bien ainsi.

Et il se leva de son fauteuil, chiquenaudant du doigt, avec un geste tout juvénile, les atomes de poudre blanche qui avaient volé de sa perruque sur sa culotte de velours bleu de ciel.

Puis, après avoir fait deux ou trois tours dans son cabinet de toilette, allongeant le cou-de-pied et tendant le jarret:

– Mon maître d'hôtel! dit-il.

Cinq minutes après, le maître d'hôtel se présenta en costume de cérémonie.

Le maréchal prit un air grave et tel que le comportait la situation.

– Monsieur, dit-il, je suppose que vous m'avez fait un bon dîner?

– Mais oui, monseigneur.

– Je vous ai fait remettre la liste de mes convives, n'est-ce pas?

– Et j'en ai fidèlement retenu le nombre, monseigneur. Neuf couverts, n'est-ce point cela?

– Il y a couvert et couvert, monsieur!

– Oui, monseigneur, mais...

Le maréchal interrompit le maître d'hôtel avec un léger mouvement d'impatience, tempéré cependant de majesté.

– *Mais...* n'est point une réponse, monsieur; et chaque fois que j'entends le mot *mais*, et je l'ai entendu bien des fois depuis quatre-vingt-huit ans, eh bien! monsieur, chaque fois que je l'ai entendu, ce mot, je suis désespéré de vous le dire, il précédait une sottise.

– Monseigneur!..

– D'abord, à quelle heure me faites-vous dîner?

– Monseigneur, les bourgeois dînent à deux heures, la robe à trois, la noblesse à quatre.

– Et moi, monsieur?

– Monseigneur dînera aujourd'hui à cinq heures.

– Oh! oh! à cinq heures!

– Oui, monseigneur, comme le roi.

– Et pourquoi comme le roi?

– Parce que sur la liste que monseigneur m'a fait l'honneur de me remettre, il y a un nom de roi.

– Point du tout, monsieur, vous vous trompez, parmi mes convives d'aujourd'hui, il n'y a que de simples gentilshommes.

– Monseigneur veut sans doute plaisanter avec son humble serviteur, et je le remercie de l'honneur qu'il me fait. Mais M. le comte de Haga, qui est un des convives de monseigneur...

– Eh bien?

– Eh bien! le comte de Haga est un roi.

– Je ne connais pas de roi qui se nomme ainsi.

– Que monseigneur me pardonne alors, dit le maître d'hôtel en s'inclinant, mais j'avais cru, j'avais supposé...

– Votre mandat n'est pas de croire, monsieur! Votre devoir n'est pas de supposer! Ce que vous avez à faire c'est de lire les ordres que je vous donne, sans y ajouter aucun commentaire. Quand je veux qu'on sache une chose, je la dis; quand je ne la dis pas, je veux qu'on l'ignore.

Le maître d'hôtel s'inclina une seconde fois, et cette fois plus respectueusement peut-être que s'il eût parlé à un roi régnant.

– Ainsi donc, monsieur, continua le vieux maréchal, vous voudrez bien, puisque je n'ai que des gentilshommes à dîner, me faire dîner à mon heure habituelle, c'est-à-dire à quatre heures.

À cet ordre, le front du maître d'hôtel s'obscurcit, comme s'il venait d'entendre prononcer son arrêt de mort. Il pâlit et plia sous le coup.

Puis, se redressant avec le courage du désespoir:

– Il arrivera ce que Dieu voudra, dit-il; mais monseigneur ne dînera qu'à cinq heures.

– Pourquoi et comment cela? s'écria le maréchal en se redressant.

– Parce qu'il est matériellement impossible que monseigneur dîne auparavant.

– Monsieur, dit le vieux maréchal en secouant avec fierté sa tête encore vive et jeune, voilà vingt ans, je crois, que vous êtes à mon service?

– Vingt-et-un ans, monseigneur; plus un mois et deux semaines.

– Eh bien, monsieur, à ces vingt-et-un ans, un mois, deux semaines, vous n'ajouterez pas un jour, pas une heure. Entendez-vous? répliqua le vieillard, en pinçant ses lèvres minces et en fronçant son sourcil peint, dès ce soir vous chercherez un maître. Je n'entends pas que le mot impossible soit prononcé dans ma maison. Ce n'est pas à mon âge que je veux faire l'apprentissage de ce mot. Je n'ai pas de temps à perdre.

Le maître d'hôtel s'inclina une troisième fois.

– Ce soir, dit-il, j'aurai pris congé de monseigneur, mais au moins, jusqu'au dernier moment, mon service aura été fait comme il convient.

Et il fit deux pas à reculons vers la porte.

– Qu'appellez-vous *comme il convient*? s'écria le maréchal. Apprenez, monsieur, que les choses doivent être faites ici comme *il me convient*, voilà la convenance. Or, je veux dîner à quatre heures, moi, et *il ne me convient pas*, quand je veux dîner à quatre heures, que vous me fassiez dîner à cinq.

– Monsieur le maréchal, dit sèchement le maître d'hôtel, j'ai servi de sommelier à M. le prince de Soubise, d'intendant à M.

le prince cardinal Louis de Rohan. Chez le premier, Sa Majesté le feu roi de France dînait une fois l'an; chez le second, Sa Majesté l'empereur d'Autriche dînait une fois le mois. Je sais donc comme on traite les souverains, monseigneur. Chez M. de Soubise, le roi Louis XV s'appelait vainement le baron de Gonesse, c'était toujours un roi; chez le second, c'est-à-dire chez M. de Rohan, l'empereur Joseph s'appelait vainement le comte de Pakenstein, c'était toujours l'empereur. Aujourd'hui, M. le maréchal reçoit un convive qui s'appelle vainement le comte de Haga: le comte de Haga n'en est pas moins le roi de Suède. Je quitterai ce soir l'hôtel de Monsieur le maréchal, ou M. le comte de Haga y sera traité en roi.

– Et voilà justement ce que je me tue à vous défendre, monsieur l'entêté; le comte de Haga veut l'incognito le plus strict, le plus opaque. Pardieu! je reconnais bien là vos sottises vanités, messieurs de la serviette! Ce n'est pas la couronne que vous honorez, c'est vous-même que vous glorifiez avec nos écus.

– Je ne suppose pas, dit aigrement le maître d'hôtel que ce soit sérieusement que monseigneur me parle d'argent.

– Eh non! monsieur, dit le maréchal presque humilié, non. Argent! qui diable vous parle argent? Ne détournes pas la question, je vous prie, et je vous répète que je ne veux point qu'il soit question de roi ici.

– Mais, monsieur le maréchal, pour qui donc me prenez-vous? Croyez-vous que j'aie ainsi en aveugle? Mais il ne sera pas un instant question de roi.

– Alors ne vous obstinez point, et faites-moi dîner à quatre heures.

– Non, monsieur le maréchal, parce qu'à quatre heures, ce que j'attends ne sera point arrivé.

– Qu'attendez-vous? un poisson? comme M. Vatel.

– M. Vatel, M. Vatel, murmura le maître d'hôtel.

– Eh bien! êtes-vous choqué de la comparaison?

– Non; mais pour un malheureux coup d'épée que M. Vatel se donna au travers du corps, M. Vatel est immortalisé!

– Ah, ah! et vous trouvez, monsieur, que votre confrère a payé la gloire trop bon marché?

– Non, monseigneur, mais combien d'autres souffrent plus que lui dans notre profession, et dévorent des douleurs ou des humiliations cent fois pires qu'un coup d'épée, et qui cependant ne sont point immortalisés!

– Eh! monsieur, pour être immortalisé, ne savez-vous pas qu'il faut être de l'Académie, ou être mort?

– Monseigneur, s'il en est ainsi, mieux vaut être bien vivant et faire son service. Je ne mourrai pas, et mon service sera fait comme eût été fait celui de Vatel, si M. le prince de Condé eût eu la patience d'attendre une demi-heure.

– Oh! mais vous me promettez merveilles; c'est adroit.

– Non, monseigneur, aucune merveille.

– Mais qu'attendez-vous donc alors?

– Monseigneur veut que je le lui dise?

– Ma foi! oui, je suis curieux.

– Eh bien, monseigneur, j'attends une bouteille de vin.

– Une bouteille de vin! expliquez-vous, monsieur; la chose commence à m'intéresser.

– Voici de quoi il s'agit, monseigneur. Sa Majesté le roi de Suède, pardon, Son Excellence le comte de Haga, voulais-je dire, ne boit jamais que du vin de Tokay.

– Eh bien! suis-je assez dépourvu pour n'avoir point de tokay dans ma cave? il faudrait chasser mon sommelier, dans ce cas.

– Non, monseigneur, vous en avez, au contraire, encore soixante bouteilles, à peu près.

– Eh bien, croyez-vous que le comte de Haga boive soixante-et-une bouteilles de vin à son dîner?

– Patience, monseigneur; lorsque M. le comte de Haga vint pour la première fois en France, il n'était que prince royal; alors, il dîna chez le feu roi, qui avait reçu douze bouteilles de tokay de Sa Majesté l'empereur d'Autriche. Vous savez que le tokay premier cru est réservé pour la cave des empereurs, et que les souverains eux-mêmes ne boivent de ce cru qu'autant que Sa Majesté l'empereur veut bien leur en envoyer?

– Je le sais.

– Eh bien! monseigneur, de ces douze bouteilles dont le prince royal goûta, et qu'il trouva admirables, de ces douze bouteilles, deux bouteilles aujourd'hui restent seulement.

– Oh! oh!

– L'une est encore dans les caves du roi Louis XVI.

– Et l'autre?

– Ah! voilà, monseigneur, dit le maître d'hôtel avec un sourire triomphant, car il sentait qu'après la longue lutte qu'il venait de soutenir, le moment de la victoire approchait pour lui; l'autre, eh bien! l'autre fut dérobée.

– Par qui?

– Par un de mes amis, sommelier du feu roi, qui m'avait de grandes obligations.

– Ah! ah! Et qui vous la donna.

– Certes, oui, monseigneur, dit le maître d'hôtel avec orgueil.

– Et qu'en fîtes-vous?

– Je la déposai précieusement dans la cave de mon maître, monseigneur.

– De votre maître? Et quel était votre maître à cette époque, monsieur?

– Mgr le cardinal prince Louis de Rohan.

– Ah! mon Dieu! à Strasbourg?

– À Saverne.

– Et vous avez envoyé chercher cette bouteille pour moi! s'écria le vieux maréchal.

– Pour vous, monseigneur, répondit le maître d'hôtel du ton qu'il eût pris pour dire: «Ingrat!»

Le duc de Richelieu saisit la main du vieux serviteur en s'écriant:

– Je vous demande pardon, monsieur, vous êtes le roi des maîtres d'hôtel!

– Et vous me chassiez! répondit celui-ci avec un mouvement

intraduisible de tête et d'épaules.

– Moi, je vous paie cette bouteille cent pistoles.

– Et cent pistoles que coûteront à Monsieur le maréchal les frais du voyage, cela fera deux cents pistoles. Mais monseigneur avouera que c'est pour rien.

– J'avouerais tout ce qu'il vous plaira, monsieur; en attendant, à partir d'aujourd'hui, je double vos honoraires.

– Mais, monseigneur, il ne fallait rien pour cela.

– Et quand donc arrivera votre courrier de cent pistoles?

– Monseigneur jugera si j'ai perdu mon temps: quel jour Monseigneur a-t-il commandé le dîner?

– Mais voici trois jours, je crois.

– Il faut à un courrier qui court à franc étrier vingt-quatre heures pour aller, vingt-quatre pour revenir.

– Il vous restait vingt-quatre heures: prince des maîtres d'hôtel, qu'en avez-vous fait, de ces vingt-quatre heures?

– Hélas, monseigneur, je les ai perdues. L'idée ne m'est venue que le lendemain du jour où vous m'aviez donné la liste de vos convives. Maintenant, calculons le temps qu'entraînera la négociation, et vous verrez, monseigneur, qu'en ne vous demandant que jusqu'à cinq heures, je ne vous demande que le temps strictement nécessaire.

– Comment! la bouteille n'est pas encore ici?

– Non, monseigneur.

– Bon Dieu! monsieur, et si votre collègue de Saverne allait être aussi dévoué à M. le prince de Rohan que vous l'êtes à moi-

même?

– Eh bien! monseigneur?

– S'il allait refuser la bouteille, comme vous l'eussiez refusée vous-même?

– Moi, monseigneur?

– Oui, vous ne donneriez pas une pareille bouteille, je suppose, si elle se trouvait dans ma cave?

– J'en demande bien humblement pardon à monseigneur: si un confrère ayant un roi à traiter me venait demander votre meilleure bouteille de vin, je la lui donnerais à l'instant.

– Oh! oh! fit le maréchal avec une légère grimace.

– C'est en aidant que l'on est aidé, monseigneur.

– Alors, me voilà à peu près rassuré, dit le maréchal avec un soupir; mais nous avons encore une mauvaise chance.

– Laquelle, monseigneur?

– Si la bouteille se casse?

– Oh! monseigneur, il n'y a pas d'exemple qu'un homme ait jamais cassé une bouteille de vin de deux mille livres.

– J'avais tort, n'en parlons plus; maintenant, votre courrier arrivera à quelle heure?

– À quatre heures très précises.

– Alors, qui nous empêche de dîner à quatre heures? reprit le maréchal, entêté comme une mule de Castille.

– Monseigneur, il faut une heure à mon vin pour le reposer, et encore grâce à un procédé dont je suis l'inventeur; sans cela, il me faudrait trois jours.

Battu cette fois encore, le maréchal fit en signe de défaite un salut à son maître d'hôtel.

– D'ailleurs, continua celui-ci, les convives de monseigneur, sachant qu'ils auront l'honneur de dîner avec M. le comte de Haga, n'arriveront qu'à quatre heures et demie.

– En voici bien d'une autre!

– Sans doute, monseigneur; les convives de monseigneur sont, n'est-ce pas, M. le comte de Launay, Mme la comtesse du Barry, M. de La Pérouse, M. de Favras, M. de Condorcet, M. de Cagliostro et M. de Taverney?

– Eh bien?

– Eh bien! monseigneur, procédons par ordre: M. de Launay vient de la Bastille; de Paris, par la glace qu'il y a sur les routes, trois heures.

– Oui, mais il partira aussitôt le dîner des prisonniers, c'est-à-dire à midi; je connais cela, moi.

– Pardon, monseigneur; mais depuis que monseigneur a été à la Bastille, l'heure du dîner est changée, la Bastille dîne à une heure.

– Monsieur, on apprend tous les jours, et je vous remercie. Continuez.

– Mme du Barry vient de Luciennes, une descente perpétuelle, par le verglas.

– Oh! cela ne l'empêchera pas d'être exacte. Depuis qu'elle n'est plus la favorite que d'un duc, elle ne fait plus la reine qu'avec les barons. Mais comprenez cela à votre tour, monsieur:

je voulais dîner de bonne heure à cause de M. de La Pérouse qui part ce soir et qui ne voudra point s'attarder.

– Monseigneur, M. de La Pérouse est chez le roi; il cause géographie, cosmographie, avec Sa Majesté. Le roi ne lâchera donc pas de sitôt M. de La Pérouse.

– C'est possible...

– C'est sûr, monseigneur. Il en sera de même de M. de Favras, qui est chez M. le comte de Provence, et qui y cause sans doute de la pièce de M. Caron de Beaumarchais.

– Du *Mariage de Figaro*?

– Oui, monseigneur.

– Savez-vous que vous êtes tout à fait lettré, monsieur?

– Dans mes moments perdus, je lis, monseigneur.

– Nous avons M. de Condorcet qui, en sa qualité de géomètre, pourra bien se piquer de ponctualité.

– Oui; mais il s'enfoncera dans un calcul, et quand il en sortira, il se trouvera d'une demi-heure en retard. Quant au comte de Cagliostro, comme ce seigneur est étranger et habite depuis peu de temps Paris, il est probable qu'il ne connaît pas encore parfaitement la vie de Versailles et qu'il se fera attendre.

– Allons, dit le maréchal, vous avez, moins Taverney, nommé tous mes convives, et cela dans un ordre d'énumération digne d'Homère et de mon pauvre Rafté.

Le maître d'hôtel s'inclina.

– Je n'ai point parlé de M. de Taverney, dit-il, parce que M. de Taverney est un ancien ami qui se conformera aux usages. Je

crois, monseigneur, que voilà bien les huit couverts de ce soir, n'est-ce pas?

– Parfaitement. Où nous faites-vous dîner, monsieur?

– Dans la grande salle à manger, monseigneur.

– Nous y gèlerons.

– Elle chauffe depuis trois jours, monseigneur, et j'ai réglé l'atmosphère à dix-huit degrés.

– Fort bien! mais voilà la demie qui sonne.

Le maréchal jeta un coup d'œil sur la pendule.

– C'est quatre heures et demie, monsieur.

– Oui, monseigneur, et voilà un cheval qui entre dans la cour; c'est ma bouteille de vin de Tokay.

– Puissé-je être servi vingt ans encore de la sorte, dit le vieux maréchal en retournant à son miroir, tandis que le maître d'hôtel courait à son office.

– Vingt ans! dit une voix rieuse qui interrompit le duc juste au premier coup d'œil sur sa glace, vingt ans: mon cher maréchal, je vous les souhaite; mais alors j'en aurai soixante, duc, et je serai bien vieille.

– Vous, comtesse! s'écria le maréchal; vous la première! Mon Dieu! que vous êtes toujours belle et fraîche!

– Dites que je suis gelée, duc.

– Passez, je vous prie, dans le boudoir.

– Oh! un tête-à-tête, maréchal?

– À trois, répondit une voix cassée.

– Taverney! s'écria le maréchal. La peste du trouble-fête! dit-

il à l'oreille de la comtesse.

– Fat! murmura Mme du Barry, avec un grand éclat de rire.
Et tous trois passèrent dans la pièce voisine.

Prologue – II

La Pérouse

Au même instant le roulement sourd de plusieurs voitures sur les pavés ouatés de neige avertit le maréchal de l'arrivée de ses hôtes et, bientôt après, grâce à l'exactitude du maître d'hôtel, neuf convives prenaient place autour de la table ovale de la salle à manger; neuf laquais, silencieux comme des ombres, agiles sans précipitation, prévenants sans importunité, glissant sur les tapis, passaient entre les convives sans jamais effleurer leurs bras, sans heurter jamais leurs fauteuils, fauteuils ensevelis dans une moisson de fourrures, où plongeaient jusqu'aux jarrets les jambes des convives.

Voilà ce que savouraient les hôtes du maréchal, avec la douce chaleur des poêles, le fumet des viandes, le bouquet des vins, et le bourdonnement des premières causeries après le potage.

Pas un bruit au-dehors, les volets avaient des sourdines; pas un bruit au-dedans, excepté celui que faisaient les convives: des assiettes qui changeaient de place sans qu'on les entendît sonner, de l'argenterie qui passait des buffets sur la table sans une seule vibration, un maître d'hôtel dont on ne pouvait pas même surprendre le susurrement; il donnait ses ordres avec les yeux.

Aussi, au bout de dix minutes, les convives se sentirent-ils parfaitement seuls dans cette salle; en effet, des serviteurs aussi

muets, des esclaves aussi impalpables devaient nécessairement être sourds.

M. de Richelieu fut le premier qui rompit ce silence solennel qui dura autant que le potage, en disant à son voisin de droite:

– Monsieur le comte ne boit pas?

Celui auquel s'adressaient ces paroles était un homme de trente-huit ans, blond de cheveux, petit de taille, haut d'épaules; son œil, d'un bleu clair, était vif parfois, mélancolique souvent: la noblesse était écrite en traits irrécusables sur son front ouvert et généreux.

– Je ne bois que de l'eau, maréchal, répondit-il.

– Excepté chez le roi Louis XV, dit le duc. J'ai eu l'honneur d'y dîner avec Monsieur le comte, et cette fois il a daigné boire du vin.

– Vous me rappelez là un excellent souvenir, monsieur le maréchal; oui, en 1771; c'était du vin de Tokay du cru impérial.

– C'était le pareil de celui-ci, que mon maître d'hôtel a l'honneur de vous verser en ce moment, monsieur le comte, répondit Richelieu en s'inclinant.

Le comte de Haga leva le verre à la hauteur de son œil et le regarda à la clarté des bougies.

Il étincelait dans le verre comme un rubis liquide.

– C'est vrai, dit-il, monsieur le maréchal: merci.

Et le comte prononça ce mot *merci* d'un ton si noble et si gracieux, que les assistants électrisés se levèrent d'un seul mouvement en criant:

– Vive Sa Majesté!

– C'est vrai, répondit le comte de Haga: vive Sa Majesté le roi de France! N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de La Pérouse?

– Monsieur le comte, répondit le capitaine avec cet accent à la fois caressant et respectueux de l'homme habitué à parler aux têtes couronnées, je quitte le roi il y a une heure, et le roi a été si plein de bonté pour moi, que nul ne criera plus haut: «Vive le roi!» que je ne le ferai. Seulement, comme dans une heure environ je courrai la poste pour gagner la mer, où m'attendent les deux flûtes que le roi met à ma disposition, une fois hors d'ici, je vous demanderai la permission de crier vive un autre roi que j'aimerais fort à servir, si je n'avais un si bon maître.

Et, en levant son verre, M. de La Pérouse salua humblement le comte de Haga.

– Cette santé que vous voulez porter, dit Mme du Barry, placée à la gauche du maréchal, nous sommes tous prêt, monsieur, à y faire raison. Mais encore faut-il que notre doyen d'âge la porte, comme on dirait au Parlement.

– Est-ce à toi que le propos s'adresse, Taverney, ou bien à moi? dit le maréchal en riant et en regardant son vieil ami.

– Je ne crois pas, dit un nouveau personnage placé en face du maréchal de Richelieu.

– Qu'est-ce que vous ne croyez pas, monsieur de Cagliostro? dit le comte de Haga en attachant son regard perçant sur l'interlocuteur.

– Je ne crois pas, monsieur le comte, dit Cagliostro en s'inclinant, que ce soit M. de Richelieu notre doyen d'âge.

– Oh! voilà qui va bien, dit le maréchal; il paraît que c'est toi, Taverney.

– Allons donc, j'ai huit ans de moins que toi. Je suis de 1704, répliqua le vieux seigneur.

– Malhonnête! dit le maréchal; il dénonce mes quatre-vingt-huit ans.

– En vérité! monsieur le duc, vous avez quatre-vingt-huit ans? fit M. de Condorcet.

– Oh! mon Dieu! oui. C'est un calcul facile à faire, et par cela même indigne d'un algébriste de votre force, marquis. Je suis de l'autre siècle, du grand siècle, comme on l'appelle: 1696, voilà une date!

– Impossible, dit de Launay.

– Oh! si votre père était ici, monsieur le gouverneur de la Bastille, il ne dirait pas impossible, lui qui m'a eu pour pensionnaire en 1714.

– Le doyen d'âge, ici, je le déclare, dit M. de Favras, c'est le vin que M. le comte de Haga verse en ce moment dans son verre.

– Un tokay de cent vingt ans; vous avez raison, monsieur de Favras, répliqua le comte. À ce tokay l'honneur de porter la santé du roi.

– Un instant, messieurs, dit Cagliostro en élevant au-dessus de la table sa large tête étincelante de vigueur et d'intelligence, je réclame.

– Vous réclamez sur le droit d'aînesse du tokay? reprirent en chœur les convives.

– Assurément, dit le comte avec calme, puisque c'est moi-même qui l'ai cacheté dans sa bouteille.

– Vous?

– Oui, moi, et cela le jour de la victoire remportée par Montecuculli sur les Turcs, en 1664.

Un immense éclat de rire accueillit ces paroles, que Cagliostro avait prononcées avec une imperturbable gravité.

– À ce compte, monsieur, dit Mme du Barry, vous avez quelque chose comme cent trente ans, car je vous accorde bien dix ans pour avoir pu mettre ce bon vin dans sa grosse bouteille.

– J'avais plus de dix ans lorsque j'accomplis cette opération, madame, puisque le surlendemain j'eus l'honneur d'être chargé par Sa Majesté l'empereur d'Autriche de féliciter Montecuculli, qui, par la victoire du Saint-Gothard, avait vengé la journée d'Especk en Esclavonie, journée où les mécréants battirent si rudement les impériaux mes amis et mes compagnons d'armes, en 1536.

– Eh! dit le comte de Haga aussi froidement que le faisait Cagliostro, Monsieur avait encore à cette époque dix ans au moins, puisqu'il assistait en personne à cette mémorable bataille.

– Une horrible déroute! monsieur le comte, répondit Cagliostro en s'inclinant.

– Moins cruelle cependant que la déroute de Crécy, dit Condorcet en souriant.

– C'est vrai, monsieur, dit Cagliostro en souriant, la déroute de Crécy fut une chose terrible en ce que ce fut non seulement une armée, mais la France qui fut battue. Mais aussi, convenons-en, cette déroute ne fut pas une victoire tout à fait loyale de la part de l'Angleterre. Le roi Édouard avait des canons, circonstance parfaitement ignorée de Philippe de Valois, ou plutôt circonstance à laquelle Philippe de Valois n'avait pas voulu croire quoique je l'en eusse prévenu, quoique je lui eusse dit que de mes yeux j'avais vu ces quatre pièces d'artillerie qu'Édouard avait achetées des Vénitiens.

– Ah! ah! dit Mme du Barry, ah! vous avez connu Philippe de Valois?

– Madame, j'avais l'honneur d'être un des cinq seigneurs qui lui firent escorte en quittant le champ de bataille, répondit Cagliostro. J'étais venu en France avec le pauvre vieux roi de Bohême, qui était aveugle, et qui se fit tuer au moment où on lui dit que tout était perdu.

– Oh! mon Dieu! monsieur, dit La Pérouse, vous ne sauriez croire combien je regrette qu'au lieu d'assister à la bataille de Crécy, vous n'ayez pas assisté à celle d'Actium.

– Et pourquoi cela, monsieur?

– Ah! parce que vous eussiez pu me donner des détails nautiques, qui, malgré la belle narration de Plutarque, me sont toujours demeurés fort obscurs.

– Lesquels, monsieur? Je serais heureux si je pouvais vous être de quelque utilité.

– Vous y étiez donc?

– Non, monsieur, j'étais alors en Égypte. J'avais été chargé par la reine Cléopâtre de recomposer la bibliothèque d'Alexandrie; chose que j'étais plus qu'un autre à même de faire, ayant personnellement connu les meilleurs auteurs de l'Antiquité.

– Et vous avez vu la reine Cléopâtre, monsieur de Cagliostro?
s'écria la comtesse du Barry.

– Comme je vous vois, madame.

– Était-elle aussi jolie qu'on le dit?

– Madame la comtesse, vous le savez, la beauté est relative. Charmante reine en Égypte, Cléopâtre n'eût pu être à Paris qu'une adorable grisette.

– Ne dites pas de mal des grisettes, monsieur le comte.

– Dieu m'en garde!

– Ainsi, Cléopâtre était...

– Petite, mince, vive, spirituelle, avec de grands yeux en amande, un nez grec, des dents de perle, et une main comme la vôtre, madame; une véritable main à tenir le sceptre. Tenez, voici un diamant qu'elle m'a donné et qui lui venait de son frère Ptolémée; elle le portait au pouce.

– Au pouce! s'écria Mme du Barry.

– Oui; c'était une mode égyptienne, et moi, vous le voyez, je puis à peine le passer à mon petit doigt.

Et, tirant la bague, il la présenta à Mme du Barry.

C'était un magnifique diamant, qui pouvait valoir, tant son eau était merveilleuse, tant sa taille était habile, trente ou quarante

mille francs.

Le diamant fit le tour de la table et revint à Cagliostro, qui le remit tranquillement à son doigt.

– Ah! je le vois bien, dit-il, vous êtes incroyables: incrédule fatale que j'ai eue à combattre toute ma vie. Philippe de Valois n'a pas voulu me croire quand je lui dis d'ouvrir une retraite à Édouard; Cléopâtre n'a pas voulu me croire quand je lui ai dit qu'Antoine serait battu. Les Troyens n'ont pas voulu me croire quand je leur ai dit à propos du cheval de bois: «Cassandre est inspirée, écoutez Cassandre.»

– Oh! mais c'est merveilleux, dit Mme du Barry en se tordant de rire, et en vérité je n'ai jamais vu d'homme à la fois aussi sérieux et aussi divertissant que vous.

– Je vous assure, dit Cagliostro en s'inclinant, que Jonathas était bien plus divertissant encore que moi. Oh! le charmant compagnon! C'est au point que lorsqu'il fut tué par Saül, je faillis en devenir fou.

– Savez-vous que si vous continuez, comte, dit le duc de Richelieu, vous allez rendre fou lui-même ce pauvre Taverney, qui a tant peur de la mort qu'il vous regarde avec des yeux tout effarés en vous croyant immortel. Voyons, franchement, l'êtes-vous, oui ou non?

– Immortel?

– Immortel.

– Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que je puis affirmer une chose.

– Laquelle? demanda Taverney, le plus avide de tous les auditeurs du comte.

– C'est que j'ai vu toutes les choses et hanté tous les personnages que je vous citais tout à l'heure.

– Vous avez connu Montecuculli?

– Comme je vous connais, monsieur de Favras, et même plus intimement, car c'est pour la deuxième ou troisième fois que j'ai l'honneur de vous voir, tandis que j'ai vécu près d'un an sous la même tente que l'habile stratéliste dont nous parlons.

– Vous avez connu Philippe de Valois?

– Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur de Condorcet; mais lui rentré à Paris, je quittai la France et retournai en Bohême.

– Cléopâtre?

– Oui, madame la comtesse, Cléopâtre. Je vous ai dit qu'elle avait les yeux noirs comme vous les avez, et la gorge presque aussi belle que la vôtre.

– Mais, comte, vous ne savez pas comment j'ai la gorge?

– Vous l'avez pareille à celle de Cassandre, madame, et, pour que rien ne manque à la ressemblance, elle avait comme vous, ou vous avez comme elle, un petit signe noir à la hauteur de la sixième côte gauche.

– Oh! mais, comte, pour le coup vous êtes sorcier.

– Eh! non, marquise, fit le maréchal de Richelieu en riant, c'est moi qui le lui ai dit.

– Et comment le savez-vous?

Le maréchal allongea les lèvres.

– Heu! dit-il, c'est un secret de famille.

– C'est bien, c'est bien, fit Mme du Barry. En vérité, maréchal, on a raison de mettre double couche de rouge quand on vient chez vous.

Puis se retournant vers Cagliostro:

– En vérité, monsieur, dit-elle, vous avez donc le secret de rajeunir, car, âgé de trois ou quatre mille ans, comme vous l'êtes, vous paraissez quarante ans à peine?

– Oui, madame, j'ai le secret de rajeunir.

– Oh! rajeunissez-moi donc, alors.

– Vous, madame, c'est inutile, et le miracle est fait. On a l'âge que l'on paraît avoir, et vous avez trente ans au plus.

– C'est une galanterie.

– Non, madame, c'est un fait.

– Expliquez-vous.

– C'est bien facile. Vous avez usé de mon procédé pour vous-même.

– Comment cela?

– Vous avez pris de mon élixir.

– Moi?

– Vous-même, comtesse. Oh! vous ne l'avez pas oublié.

– Oh! par exemple!

– Comtesse, vous souvient-il d'une maison de la rue Saint-Claude? vous souvient-il d'être venue dans cette maison pour certaine affaire concernant M. de Sartine? vous souvient-

il d'avoir rendu un service à l'un de mes amis nommé Joseph Balsamo? vous souvient-il que Joseph Balsamo vous fit présent d'un flacon d'élixir en vous recommandant d'en prendre trois gouttes tous les matins? vous souvient-il d'avoir suivi l'ordonnance jusqu'à l'an dernier, époque à laquelle le flacon s'était trouvé épuisé? Si vous ne vous souveniez plus de tout cela, comtesse, en vérité, ce ne serait plus un oubli, ce serait de l'ingratitude.

– Oh! monsieur de Cagliostro, vous me dites là des choses...

– Qui ne sont connues que de vous seule, je le sais bien. Mais où serait le mérite d'être sorcier, si l'on ne savait pas les secrets de son prochain?

– Mais Joseph Balsamo avait donc, comme vous, la recette de cet admirable élixir?

– Non, madame; mais comme c'était un de mes meilleurs amis, je lui en avais donné trois ou quatre flacons.

– Et lui en reste-t-il encore?

– Oh! je n'en sais rien. Depuis trois ans le pauvre Balsamo a disparu. La dernière fois que je le vis, c'était en Amérique, sur les rives de l'Ohio; il partait pour une expédition dans les Montagnes Rocheuses, et, depuis, j'ai entendu dire qu'il y était mort.

– Voyons, voyons, comte, s'écria le maréchal; trêve de galanteries, par grâce! Le secret, comte, le secret!

– Parlez-vous sérieusement, monsieur? demanda le comte de Haga.

– Très sérieusement, sire; pardon, je veux dire monsieur le

comte.

Et Cagliostro s'inclina de façon à indiquer que l'erreur qu'il venait de commettre était tout à fait volontaire.

– Ainsi, dit le maréchal, Madame n'est pas assez vieille pour être rajeunie?

– Non, en conscience.

– Eh bien! alors, je vais vous présenter un autre sujet. Voici mon ami Taverney Qu'en dites-vous? N'a-t-il pas l'air d'être le contemporain de Ponce Pilate? Mais peut-être est-ce tout le contraire, et est-il trop vieux, lui?

Cagliostro regarda le baron.

– Non pas, dit-il.

– Ah! mon cher comte, s'écria Richelieu, si vous rajeunissez celui-là, je vous proclame l'élève de Médée.

– Vous le désirez? demanda Cagliostro en s'adressant de la parole au maître de la maison, et des yeux à tout l'auditoire.

Chacun fit signe que oui.

– Et vous comme les autres, monsieur de Taverney?

– Moi plus que les autres, morbleu! dit le baron.

– Eh bien! c'est facile, dit Cagliostro.

Et il glissa ses deux doigts dans sa poche et en tira une petite bouteille octaèdre.

Puis il prit un verre de cristal encore pur, et y versa quelques gouttes de la liqueur que contenait la petite bouteille.

Alors, étendant ces quelques gouttes dans un demi-verre de vin de champagne glacé, il passa le breuvage ainsi préparé au

baron.

Tous les yeux avaient suivi ses moindres mouvements, toutes les bouches étaient béantes.

Le baron prit le verre, mais, au moment de le porter à ses lèvres, il hésita.

Chacun, à la vue de cette hésitation, se mit à rire si bruyamment, que Cagliostro s'impatia.

– Dépêchez-vous, baron, dit-il, ou vous allez laisser perdre une liqueur dont chaque goutte vaut cent louis.

– Diable! fit Richelieu essayant de plaisanter; c'est autre chose que le vin de Tokay.

– Il faut donc boire? demanda le baron presque tremblant.

– Ou passer le verre à un autre, monsieur, afin que l'élixir profite au moins à quelqu'un.

– Passe, dit le duc de Richelieu en tendant la main.

Le baron flaira son verre et, décidé sans doute par l'odeur vive et balsamique, par la belle couleur rosée que les quelques gouttes d'élixir avaient communiquée au vin de champagne, il avala la liqueur magique.

Au même instant, il lui sembla qu'un frisson secouait son corps et faisait refluer vers l'épiderme tout le sang vieux et lent qui dormait dans ses veines, depuis les pieds jusqu'au cœur. Sa peau ridée se tendit, ses yeux flasquement couverts par le voile de leurs paupières furent dilatés sans que la volonté y prît part. La prunelle joua vive et grande, le tremblement de ses mains fit place à un aplomb nerveux; sa voix s'affermi, et ses genoux,

redevenus élastiques comme aux plus beaux jours de sa jeunesse, se dressèrent en même temps que les reins; et cela comme si la liqueur, en descendant, avait régénéré tout ce corps de l'une à l'autre extrémité.

Un cri de surprise, de stupeur, un cri d'admiration surtout retentit dans l'appartement. Taverney, qui mangeait du bout des gencives, se sentit affamé. Il prit vigoureusement assiette et couteau, se servit d'un ragoût placé à sa gauche, et broya des os de perdrix en disant qu'il sentait repousser ses dents de vingt ans.

Il mangea, rit, but, et cria de joie pendant une demi-heure; et pendant cette demi-heure, les autres convives restèrent stupéfaits en le regardant; puis, peu à peu, il baissa comme une lampe à laquelle l'huile vient à manquer. Ce fut d'abord son front, où les anciens plis un instant disparus se creusèrent en rides nouvelles; ses yeux se voilèrent et s'obscurcirent. Il perdit le goût, puis son dos se voûta. Son appétit disparut; ses genoux recommencèrent à trembler.

– Oh! fit-il en gémissant.

– Eh bien! demandèrent tous les convives.

– Eh bien? adieu la jeunesse.

Et il poussa un profond soupir accompagné de deux larmes qui vinrent humecter sa paupière.

Instinctivement, et à ce triste aspect du vieillard rajeuni d'abord et redevenu plus vieux ensuite par ce retour de jeunesse, un soupir pareil à celui qu'avait poussé Taverney sortit de la poitrine de chaque convive.

– C'est tout simple, messieurs, dit Cagliostro, je n'ai versé au baron que trente-cinq gouttes de l'élixir de vie, et il n'a rajeuni que de trente-cinq minutes.

– Oh! encore! encore! comte, murmura le vieillard avec avidité.

– Non, monsieur, car une seconde épreuve vous tuerait peut-être, répondit Cagliostro.

De tous les convives, c'était Mme du Barry qui, connaissant la vertu de cet élixir, avait suivi le plus curieusement les détails de cette scène.

À mesure que la jeunesse et la vie gonflaient les artères du vieux Taverney, l'œil de la comtesse suivait dans les artères la progression de la jeunesse et de la vie. Elle riait, elle applaudissait, elle se régénérait par la vue.

Quand le succès du breuvage atteignit son apogée, la comtesse faillit se jeter sur la main de Cagliostro pour lui arracher le flacon de vie.

Mais, en ce moment, comme Taverney vieillissait plus vite qu'il n'avait rajeuni...

– Hélas! je le vois bien, dit-elle tristement, tout est vanité, tout est chimère; le secret merveilleux a duré trente-cinq minutes.

– C'est-à-dire, reprit le comte de Haga, que, pour se donner une jeunesse de deux ans, il faudrait boire un fleuve.

Chacun se mit à rire.

– Non, dit Condorcet, le calcul est simple: à trente-cinq gouttes pour trente-cinq minutes, c'est une misère de trois

millions cent cinquante-trois mille six gouttes, si l'on veut rester jeune un an.

– Une inondation, dit La Pérouse.

– Et cependant, à votre avis, monsieur, il n'en a pas été ainsi de moi, puisqu'une petite bouteille, quatre fois grande comme votre flacon, et que m'avait donnée votre ami Joseph Balsamo, a suffi pour arrêter chez moi la marche du temps pendant dix années.

– Justement, madame, et vous seule touchez du doigt la mystérieuse réalité. L'homme qui à vieilli et trop vieilli a besoin de cette quantité pour qu'un effet immédiat et puissant se produise. Mais une femme de trente ans, comme vous les avez, madame, ou un homme de quarante ans, comme je les avais quand nous avons commencé à boire l'élixir de vie, cette femme ou cet homme, pleins de jours et de jeunesse encore, n'ont besoin que de boire dix gouttes de cette eau à chaque période de décadence, et moyennant ces dix gouttes, celui ou celle qui les boira enchaînera éternellement la jeunesse et la vie au même degré de charme et d'énergie.

– Qu'appellez-vous les périodes de la décadence? demanda le comte de Haga.

– Les périodes naturelles, monsieur le comte. Dans l'état de nature, les forces de l'homme croissent jusqu'à trente-cinq ans. Arrivé là, il reste stationnaire jusqu'à quarante. À partir de quarante, il commence à décroître, mais presque imperceptiblement jusqu'à cinquante. Alors, les périodes se rapprochent et se précipitent jusqu'au jour de la mort. En état

de civilisation, c'est-à-dire lorsque le corps est usé par les excès, les soucis et les maladies, la croissance s'arrête à trente ans. La décroissance commence à trente-cinq. Eh bien! c'est alors, homme de la nature ou homme des villes, qu'il faut saisir la nature au moment où elle est stationnaire, afin de s'opposer à son mouvement de décroissance, au moment même où il tentera de s'opérer. Celui qui, possesseur du secret de cet élixir, comme je le suis, sait combiner l'attaque de façon à la surprendre et à l'arrêter dans son retour sur elle-même, celui-là vivra comme je vis, toujours jeune ou du moins assez jeune pour ce qu'il lui convient de faire en ce monde.

– Eh! mon Dieu! monsieur de Cagliostro, s'écria la comtesse, pourquoi donc alors, puisque vous étiez le maître de choisir votre âge, n'avez-vous pas choisi vingt ans au lieu de quarante?

– Parce que, madame la comtesse, dit en souriant Cagliostro, il me convient d'être toujours un homme de quarante ans, sain et complet, plutôt qu'un jeune homme incomplet de vingt ans.

– Oh! oh! fit la comtesse.

– Eh! sans doute, madame, continua Cagliostro, à vingt ans on plaît aux femmes de trente; à quarante ans on gouverne les femmes de vingt et les hommes de soixante.

– Je cède, monsieur, dit la comtesse. D'ailleurs, comment discuter avec une preuve vivante?

– Alors moi, dit piteusement Taverney, je suis condamné; je m'y suis pris trop tard.

– M. de Richelieu a été plus habile que vous, dit naïvement

La Pérouse avec sa franchise de marin, et j'ai toujours ouï dire que le maréchal avait certaine recette...

– C'est un bruit que les femmes ont répandu, dit en riant le comte de Haga.

– Est-ce une raison pour n'y pas croire, duc? demanda Mme du Barry.

Le vieux maréchal rougit, lui qui ne rougissait guère.

Et aussitôt:

– Ma recette, voulez-vous savoir, messieurs, en quoi elle a consisté?

– Oui, certes, nous voulons le savoir.

– Eh bien! à me ménager.

– Oh! oh! fit l'assemblée.

– C'est comme cela, fit le maréchal.

– Je contesterai la recette, répondit la comtesse, si je ne venais de voir l'effet de celle de M. de Cagliostro. Aussi, tenez-vous bien, monsieur le sorcier, je ne suis pas au bout de mes questions.

– Faites, madame, faites.

– Vous disiez donc que lorsque vous avez fait pour la première fois usage de votre élixir de vie, vous aviez quarante ans?

– Oui, madame.

– Et que depuis cette époque, c'est-à-dire depuis le siège de Troie...

– Un peu auparavant, madame.

– Soit; vous avez conservé quarante ans?

– Vous le voyez.

– Mais alors vous nous prouvez, monsieur, dit Condorcet, plus que votre théorème ne le comporte...

– Que vous prouvé-je, monsieur le marquis?

– Vous nous prouvez non seulement la perpétuation de la jeunesse, mais la conservation de la vie. Car si vous avez quarante ans depuis la guerre de Troie, c'est que vous n'êtes jamais mort.

– C'est vrai, monsieur le marquis, je ne suis jamais mort, je l'avoue humblement.

– Mais cependant, vous n'êtes pas invulnérable comme Achille, et encore, quand je dis invulnérable comme Achille, Achille n'était pas invulnérable, puisque Pâris le tua d'une flèche dans le talon.

– Non, je ne suis pas invulnérable, et cela à mon grand regret, dit Cagliostro.

– Alors, vous pouvez être tué, mourir de mort violente?

– Hélas! oui.

– Comment avez-vous fait pour échapper aux accidents depuis trois mille cinq cents ans, alors?

– C'est une chance, monsieur le comte; veuillez suivre mon raisonnement.

– Je le suis.

– Nous le suivons.

– Oui! oui! répétèrent tous les convives.

Et avec des signes d'intérêt non équivoques, chacun s'accouda sur la table et se mit à écouter.

La voix de Cagliostro rompit le silence.

– Quelle est la première condition de la vie? dit-il en développant par un geste élégant et facile, deux belles mains blanches chargées de bagues, parmi lesquelles celle de la reine Cléopâtre brillait comme l'étoile polaire. La santé, n'est-ce pas?

– Oui, certes, répondirent toutes les voix.

– Et la condition de la santé, c'est...

– Le régime, dit le comte de Haga.

– Vous avez raison, monsieur le comte, c'est le régime qui fait la santé. Eh bien! pourquoi ces gouttes de mon élixir ne constitueraient-elles pas le meilleur régime possible?

– Qui le sait?

– Vous, comte.

– Oui, sans doute, mais...

– Mais pas d'autres, fit Mme du Barry.

– Cela, madame, c'est une question que nous traiterons tout à l'heure. Donc, j'ai toujours suivi le régime de mes gouttes, et comme elles sont la réalisation du rêve éternel des hommes de tout temps, comme elles sont ce que les Anciens cherchaient sous le nom d'eau de jeunesse, ce que les Modernes ont cherché sous le nom d'élixir de vie, j'ai constamment conservé ma jeunesse; par conséquent, ma santé; par conséquent, ma vie. C'est clair.

– Mais cependant tout s'use, comte, le plus beau corps comme les autres.

– Celui de Pâris comme celui de Vulcain, dit la comtesse. Vous avez sans doute connu Pâris, monsieur de Cagliostro?

– Parfaitement, madame; c'était un fort joli garçon; mais, en somme, il ne mérite pas tout à fait ce qu'Homère en dit et ce que les femmes en pensent. D'abord, il était roux.

– Roux! oh! fi! l'horreur! dit la comtesse.

– Malheureusement, dit Cagliostro, Hélène n'était pas de votre avis, madame. Mais revenons à notre élixir.

– Oui, oui, dirent toutes les voix.

– Vous prétendiez donc, monsieur de Taverney, que tout s'use. Soit. Mais vous savez aussi que tout se raccommode, tout se régénère ou se remplace, comme vous voudrez. Le fameux couteau de saint Hubert, qui a tant de fois changé de lame et de poignée, en est un exemple; car, malgré ce double changement, il est resté le couteau de saint Hubert. Le vin que conservent dans leur cellier les moines d'Heidelberg est toujours le même vin, cependant on verse chaque année dans la tonne gigantesque une récolte nouvelle. Aussi le vin des moines d'Heidelberg est-il toujours clair, vif et savoureux, tandis que le vin cacheté par Opimius et moi dans des amphores de terre n'était plus, lorsque cent ans après j'essayai d'en boire, qu'une boue épaisse, qui peut-être pouvait être mangée, mais qui, certes, ne pouvait pas être bue.

«Eh bien! au lieu de suivre l'exemple d'Opimius, j'ai deviné celui que devaient donner les moines d'Heidelberg. J'ai entretenu mon corps en y versant chaque année de nouveaux principes chargés d'y régénérer les vieux éléments. Chaque matin un atome jeune et frais a remplacé dans mon sang, dans ma chair, dans

mes os, une molécule usée, inerte.

«J'ai ranimé les détritrus par lesquels l'homme vulgaire laisse envahir insensiblement toute la masse de son être: j'ai forcé tous ces soldats que Dieu a donnés à la nature humaine pour se défendre contre la destruction, soldats que le commun des créatures réforme ou laisse se paralyser dans l'oisiveté, je les ai forcés à un travail soutenu que facilitait, que commandait même l'introduction d'un stimulant toujours nouveau; il résulte de cette étude assidue de la vie, que ma pensée, mes gestes, mes nerfs, mon cœur, mon âme, n'ont jamais désappris leurs fonctions; et comme tout s'enchaîne dans ce monde, comme ceux-là réussissent le mieux à une chose qui font toujours cette chose, je me suis trouvé naturellement plus habile que tout autre à éviter les dangers d'une existence de trois mille années, et cela parce que j'ai réussi à prendre de tout une telle expérience que je prévois les désavantages, que je sens les dangers d'une position quelconque. Ainsi vous ne me ferez pas entrer dans une maison qui risque de s'écrouler. Oh! non, j'ai vu trop de maisons pour ne pas, du premier coup d'œil, distinguer les bonnes des mauvaises. Vous ne me ferez pas chasser avec un maladroit qui manie mal son fusil. Depuis Céphale, qui tua sa femme Procris, jusqu'au régent, qui creva l'œil de M. le Prince, j'ai vu trop de maladroits; vous ne me ferez pas prendre à la guerre tel ou tel poste que le premier venu acceptera, attendu que j'aurai calculé en un instant toutes les lignes droites et toutes les lignes paraboliques qui aboutissent d'une façon mortelle à ce poste. Vous me direz qu'on

ne prévoit pas une balle perdue. Je vous répondrai qu'un homme ayant évité un million de coups de fusil n'est pas excusable de se laisser tuer par une balle perdue. Ah! ne faites pas de gestes d'incrédulité, car, enfin, je suis là comme une preuve vivante. Je ne vous dis pas que je suis immortel; je vous dis seulement que je sais ce que personne ne sait, c'est-à-dire éviter la mort quand elle vient par accident. Ainsi, par exemple, pour rien au monde je ne resterais un quart d'heure seul ici avec M. de Launay, qui pense en ce moment que, s'il me tenait dans un de ses cabanons de la Bastille, il expérimenterait mon immortalité à l'aide de la faim. Je ne resterais pas non plus avec M. de Condorcet, car il pense en ce moment à jeter dans mon verre le contenu de la bague qu'il porte à l'index de la main gauche, et ce contenu c'est du poison; le tout sans méchante intention aucune, mais par manière de curiosité scientifique, pour savoir tout simplement si j'en mourrais.

Les deux personnages que venait de nommer le comte de Cagliostro firent un mouvement.

– Avouez-le hardiment, monsieur de Launay, nous ne sommes pas une cour de justice, et d'ailleurs on ne punit pas l'intention! Voyons, avez-vous pensé à ce que je viens de dire? et vous, monsieur de Condorcet, avez-vous réellement dans cet anneau un poison que vous voudriez me faire goûter, au nom de votre maîtresse bien-aimée la science?

– Ma foi! dit M. de Launay en riant et en rougissant, j'avoue que vous avez raison, monsieur le comte, c'était folie. Mais cette folie m'a passé par l'esprit juste au moment même où vous

m'accusiez.

– Et moi, dit Condorcet, je ne serai pas moins franc que M. de Launay. J'ai songé effectivement que si vous goûtiez de ce que j'ai dans ma bague, je ne donnerais pas une obole de votre immortalité.

Un cri d'admiration partit de la table à l'instant même.

Cet aveu donnait raison, non pas à l'immortalité, mais à la pénétration du comte de Cagliostro.

– Vous voyez bien, dit tranquillement Cagliostro, vous voyez bien que j'ai deviné. Eh bien! il en est de même de tout ce qui doit arriver. L'habitude de vivre m'a révélé au premier coup d'œil le passé et l'avenir des gens que je vois.

«Mon infailibilité sur ce point est telle, qu'elle s'étend aux animaux, à la matière inerte. Si je monte dans un carrosse, je vois à l'air des chevaux qu'ils s'emporteront, à la mine du cocher qu'il me versera ou m'accrochera; si je m'embarque sur un navire, je devine que le capitaine sera un ignorant ou un entêté, et que, par conséquent, il ne pourra ou il ne voudra pas faire la manœuvre nécessaire. J'évite alors le cocher et le capitaine; je laisse les chevaux comme le navire. Je ne nie pas le hasard, je l'amoindris; au lieu de lui laisser cent chances comme fait tout le monde, je lui en ôte quatre-vingt-dix-neuf, et je me défie de la centième. Voilà à quoi cela me sert d'avoir vécu trois mille ans.

– Alors, dit en riant La Pérouse au milieu de l'enthousiasme ou du désappointement soulevé par les paroles de Cagliostro, alors, mon cher prophète, vous devriez bien venir avec moi jusqu'aux

embarcations qui doivent me faire faire le tour du monde. Vous me rendriez un signalé service.

Cagliostro ne répondit rien.

– Monsieur le maréchal, continua en riant le navigateur, puisque M. le comte de Cagliostro, et je comprends cela, ne veut pas quitter si bonne compagnie, il faut que vous me permettiez de le faire. Pardonnez-moi, monsieur le comte de Haga, pardonnez-moi, madame, mais voilà sept heures qui sonnent, et j'ai promis au roi de monter en chaise à sept heures et un quart. Maintenant, puisque M. le comte de Cagliostro n'est pas tenté de venir voir mes deux flûtes, qu'il me dise au moins ce qui m'arrivera de Versailles à Brest. De Brest au pôle, je le tiens quitte, c'est mon affaire. Mais, pardieu! de Versailles à Brest, il me doit une consultation.

Cagliostro regarda encore une fois La Pérouse, et d'un œil si mélancolique, avec un air si doux et si triste à la fois, que la plupart des convives en furent frappés étrangement. Mais le navigateur ne remarqua rien. Il prenait congé des convives; ses valets lui faisaient endosser une lourde houppelande de fourrures, et Mme du Barry glissait dans sa poche quelques-uns de ces cordiaux exquis qui sont si doux au voyageur, auxquels cependant le voyageur ne pense presque jamais de lui-même, et qui lui rappellent les amis absents pendant les longues nuits d'une route accomplie par une atmosphère glaciale.

La Pérouse, toujours riant, salua respectueusement le comte de Haga, et tendit la main au vieux maréchal.

– Adieu, mon cher La Pérouse, lui dit le duc de Richelieu.

– Non pas, monsieur le duc, au revoir, répondit La Pérouse. Mais, en vérité, on dirait que je pars pour l'éternité: le tour du monde à faire, voilà tout, quatre ou cinq ans d'absence, pas davantage; il ne faut pas se dire adieu pour cela.

– Quatre ou cinq ans! s'écria le maréchal. Eh! monsieur, pourquoi ne dites-vous pas quatre ou cinq siècles? Les jours sont des années à mon âge. Adieu, vous dis-je.

– Bah! demandez au devin, dit La Pérouse en riant: il vous promet vingt ans encore. N'est-ce pas, monsieur de Cagliostro? Ah! comte, que ne m'avez-vous parlé plus tôt de vos divines gouttes? à quelque prix que ce fût, j'en eusse embarqué une tonne sur l'*Astrolabe*. C'est le nom de mon bâtiment, messieurs. Madame, encore un baiser sur votre belle main, la plus belle que je sois bien certainement destiné à voir d'ici à mon retour. Au revoir!

Et il partit.

Cagliostro gardait toujours le même silence de mauvais augure.

On entendit le pas du capitaine sur les degrés sonores du perron, sa voix toujours gaie dans la cour, et ses derniers compliments aux personnes rassemblées pour le voir.

Puis les chevaux secouèrent leurs têtes chargées de grelots, la portière de la chaise se ferma avec un bruit sec, et les roues grondèrent sur le pavé de la rue.

La Pérouse venait de faire le premier pas dans ce voyage

mystérieux dont il ne devait pas revenir.

Chacun écoutait.

Lorsqu'on n'entendit plus rien, tous les regards se trouvèrent comme par une force supérieure ramenés sur Cagliostro.

Il y avait en ce moment sur les traits de cet homme une illumination pythique qui fit tressaillir les convives.

Un silence étrange dura quelques instants.

Le comte de Haga le rompit le premier.

– Et pourquoi ne lui avez-vous rien répondu, monsieur?

Cette interrogation était l'expression de l'anxiété générale.

Cagliostro tressaillit, comme si cette demande l'avait tiré de sa contemplation.

– Parce que, dit-il en répondant au comte, il m'eût fallu lui dire un mensonge ou une dureté.

– Comment cela?

– Parce qu'il m'eût fallu lui dire: «Monsieur de La Pérouse, M. le duc de Richelieu a raison de vous dire adieu et non pas au revoir.»

– Eh! mais, fit Richelieu pâissant, que diable! monsieur Cagliostro, dites vous donc là de La Pérouse?

– Oh! rassurez-vous, monsieur le maréchal, reprit vivement Cagliostro, ce n'est pas pour vous que la prédiction est triste.

– Eh quoi! s'écria Mme du Barry, ce pauvre La Pérouse qui vient de me baiser la main...

– Non seulement ne vous la baisera plus, madame, mais ne reverra jamais ceux qu'il vient de quitter ce soir, dit Cagliostro

en considérant attentivement son verre plein d'eau, et dans lequel, par la façon dont il était placé, se jouaient des couches lumineuses d'une couleur d'opale, coupées transversalement par les ombres des objets environnants.

Un cri d'étonnement sortit de toutes les bouches.

La conversation en était venue à ce point que chaque minute faisait grandir l'intérêt; on eût dit, à l'air grave, solennel et presque anxieux avec lequel les assistants interrogeaient Cagliostro, soit de la voix, soit du regard, qu'il s'agissait des prédictions infaillibles d'un oracle antique.

Au milieu de cette préoccupation, M. de Favras, résumant le sentiment général, se leva, fit un signe, et s'en alla sur la pointe du pied écouter dans les antichambres si quelque valet ne guettait pas.

Mais c'était, nous l'avons dit, une maison bien tenue que celle de M. le maréchal de Richelieu, et M. de Favras ne trouva dans l'antichambre qu'un vieil intendant qui, sévère comme une sentinelle à un poste perdu, défendait les abords de la salle à manger à l'heure solennelle du dessert.

Il revint prendre sa place, et s'assit en faisant signe aux convives qu'ils étaient bien seuls.

– En ce cas, dit Mme du Barry, répondant à l'assurance de M. de Favras comme si elle eût été émise à haute voix, en ce cas, racontez-nous ce qui attend ce pauvre La Pérouse.

Cagliostro secoua la tête.

– Voyons, voyons, monsieur de Cagliostro! dirent les hommes.

– Oui, nous vous en prions du moins.

– Eh bien, M. de La Pérouse part, comme il vous l'a dit, dans l'intention de faire le tour du monde, et pour continuer les voyages de Cook, du pauvre Cook! vous le savez, assassiné aux îles Sandwich.

– Oui! oui! nous savons, dirent toutes les têtes plutôt que toutes les voix.

– Tout présage un heureux succès à l'entreprise. C'est un bon marin que M. de La Pérouse; d'ailleurs, le roi Louis XVI lui a habilement tracé son itinéraire.

– Oui, interrompit le comte de Haga, le roi de France est un habile géographe; n'est-il pas vrai, monsieur de Condorcet?

– Plus habile géographe qu'il n'est besoin pour un roi, répondit le marquis. Les rois ne devraient tout connaître qu'à la surface. Alors ils se laisseraient peut-être guider par les hommes qui connaissent le fond.

– C'est une leçon, monsieur le marquis, dit en souriant M. le comte de Haga.

Condorcet rougit.

– Oh! non, monsieur le comte, dit-il, c'est une simple réflexion, une généralité philosophique.

– Donc il part? dit Mme du Barry, empressée à rompre toute conversation particulière disposée à faire dévier du chemin qu'avait pris la conversation générale.

– Donc il part, reprit Cagliostro. Mais ne croyez pas, si pressé qu'il vous ait paru, qu'il va partir tout de suite; non, je le vois

perdant beaucoup de temps à Brest.

– C'est dommage, dit Condorcet, c'est l'époque des départs. Il est même déjà un peu tard, février ou mars aurait mieux valu.

– Oh! ne lui reprochez pas ces deux ou trois mois, monsieur de Condorcet, il vit au moins pendant ce temps, il vit et il espère.

– On lui a donné bonne compagnie, je suppose? dit Richelieu.

– Oui, dit Cagliostro, celui qui commande le second bâtiment est un officier distingué. Je le vois, jeune encore, aventureux, brave malheureusement.

– Quoi! malheureusement!

– Eh bien! un an après, je cherche cet ami, et ne le vois plus, dit Cagliostro avec inquiétude en consultant son verre. Nul de vous n'est parent ni allié de M. de Langle?

– Non.

– Nul ne le connaît?

– Non.

– Eh bien! la mort commencera par lui. Je ne le vois plus.

Un murmure d'effroi s'échappa de la poitrine des assistants.

– Mais lui... lui... La Pérouse? dirent plusieurs voix haletantes.

– Il vogue, il aborde, il se rembarque. Un an, deux ans de navigation heureuse. On reçoit de ses nouvelles. Et puis...

– Et puis?

– Les années passent.

– Enfin?

– Enfin l'océan est grand, le ciel est sombre. Çà et là surgissent

des terres inexplorées, çà et là des figures hideuses comme les monstres de l'archipel grec. Elles guettent le navire qui fuit dans la brume entre les récifs, emporté par le courant; enfin, la tempête, la tempête plus hospitalière que le rivage, puis des feux sinistres. Oh! La Pérouse! La Pérouse! Si tu pouvais m'entendre, je te dirais: «Tu pars comme Christophe Colomb pour découvrir un monde, La Pérouse, défie-toi des îles inconnues!»

Il se tut.

Un frisson glacial courait dans l'assemblée, tandis qu'au-dessus de la table vibraient encore ses dernières paroles.

– Mais pourquoi ne pas l'avoir averti? s'écria le comte de Haga, subissant comme les autres l'influence de cet homme extraordinaire qui remuait tous les cœurs à son caprice.

– Oui, oui, dit Mme du Barry; pourquoi ne pas courir, pourquoi ne pas le rattraper? La vie d'un homme comme La Pérouse vaut bien le voyage d'un courrier, mon cher maréchal.

Le maréchal comprit et se leva à demi pour sonner.

Cagliostro étendit le bras.

Le maréchal retomba dans son fauteuil.

– Hélas! continua Cagliostro, tout avis serait inutile: l'homme qui prévoit la destinée ne change pas la destinée. M. de La Pérouse riait, s'il avait entendu mes paroles, comme riaient les fils de Priam quand prophétisait Cassandre; mais, tenez, vous riez vous-même, monsieur le comte de Haga, et le rire va gagner vos compagnons. Oh! ne vous contraignez pas, monsieur de Favras; je n'ai jamais trouvé un auditeur crédule.

– Oh! nous croyons, s'écrièrent Mme du Barry et le vieux duc de Richelieu.

– Je crois, murmura Taverney.

– Moi aussi, dit poliment le comte de Haga.

– Oui, reprit Cagliostro, vous croyez, vous croyez, parce qu'il s'agit de La Pérouse, mais s'il s'agissait de vous, vous ne croiriez pas?

– Oh!

– J'en suis sûr.

– J'avoue que ce qui me ferait croire, dit le comte de Haga, ce serait que M. de Cagliostro eût dit à M. de La Pérouse: «Gardez-vous des îles inconnues.» Il s'en fût gardé alors. C'était toujours une chance.

– Je vous assure que non, monsieur le comte, et m'eût-il cru, voyez ce que cette révélation avait d'horrible, alors qu'en présence du danger, à l'aspect de ces îles inconnues qui doivent lui être fatales, le malheureux, crédule à ma prophétie, eût senti la mort mystérieuse qui le menace s'approcher de lui sans pouvoir la fuir. Ce n'est point une mort, ce sont mille morts qu'il eût alors souffertes; car c'est souffrir mille morts que de marcher dans l'ombre avec le désespoir à ses côtés. L'espoir que je lui enlevais, songez-y donc, c'est la dernière consolation que le malheureux garde sous le couteau, alors que déjà le couteau le touche, qu'il sent le tranchant de l'acier, que son sang coule. La vie s'éteint, l'homme espère encore.

– C'est vrai! dirent à voix basse quelques-uns des assistants.

– Oui, continua Condorcet, le voile qui couvre la fin de notre vie est le seul bien réel que Dieu ait fait à l'homme sur la terre.

– Eh bien! quoi qu'il en soit, dit le comte de Haga, s'il m'arrivait d'entendre dire par un homme comme vous: «Défiez-vous de tel homme ou de telle chose», je prendrais l'avis pour bon, et je remercierais le conseiller.

Cagliostro secoua doucement la tête, en accompagnant ce geste d'un triste sourire.

– En vérité, monsieur de Cagliostro, continua le comte, avertissez-moi, et je vous remercierai.

– Vous voudriez que je vous dise, à vous, ce que je n'ai point voulu dire à M. de La Pérouse?

– Oui, je le voudrais.

Cagliostro fit un mouvement comme s'il allait parler; puis, s'arrêtant:

– Oh! non, dit-il, monsieur le comte, non.

– Je vous en supplie.

Cagliostro détourna la tête.

– Jamais! murmura-t-il.

– Prenez garde, dit le comte avec un sourire, vous allez encore me rendre incrédule.

– Mieux vaut l'incrédulité que l'angoisse.

– Monsieur de Cagliostro, dit gravement le comte, vous oubliez une chose.

– Laquelle? demanda respectueusement le prophète.

– C'est que, s'il est certains hommes qui, sans inconvénient,

peuvent ignorer leur destinée, il en est d'autres qui auraient besoin de connaître l'avenir, attendu que leur destinée importe non seulement à eux, mais à des millions d'hommes.

– Alors, dit Cagliostro, un ordre. Non, je ne ferai rien sans un ordre.

– Que voulez-vous dire?

– Que Votre Majesté commande, dit Cagliostro à voix basse, et j'obéirai.

– Je vous commande de me révéler ma destinée, monsieur de Cagliostro, reprit le roi avec une majesté pleine de courtoisie.

En même temps, comme le comte de Haga s'était laissé traiter en roi et avait rompu l'incognito en donnant un ordre, M. de Richelieu se leva, vint humblement saluer le prince, et lui dit:

– Merci pour l'honneur que le roi de Suède a fait à ma maison, sire; que Votre Majesté veuille prendre la place d'honneur. À partir de ce moment, elle ne peut plus appartenir qu'à vous.

– Restons, restons comme nous sommes, monsieur le maréchal, et ne perdons pas un mot de ce que M. le comte de Cagliostro va me dire.

– Aux rois on ne dit pas la vérité, sire.

– Bah! je ne suis pas dans mon royaume. Reprenez votre place, monsieur le duc; parlez, monsieur de Cagliostro, je vous en conjure.

Cagliostro jeta les yeux sur son verre; des globules pareils à ceux qui traversent le vin de champagne montaient du fond à la surface; l'eau semblait, attirée par son regard puissant, s'agiter

sous sa volonté.

– Sire, dites-moi ce que vous voulez savoir, dit Cagliostro; me voilà prêt à vous répondre.

– Dites-moi de quelle mort je mourrai.

– D'un coup de feu, Sire.

Le front de Gustave rayonna.

– Ah! dans une bataille, dit-il, de la mort d'un soldat. Merci, monsieur de Cagliostro, cent fois merci. Oh! je prévois des batailles, et Gustave-Adolphe et Charles XII m'ont montré comment l'on mourait lorsqu'on est roi de Suède.

Cagliostro baissa la tête sans répondre.

Le comte de Haga fronça le sourcil.

– Oh! oh! dit-il, n'est-ce pas dans une bataille que le coup de feu sera tiré?

– Non, Sire.

– Dans une sédition; oui, c'est encore possible.

– Ce n'est point dans une sédition.

– Mais où sera-ce donc?

– Dans un bal, Sire.

Le roi devint rêveur.

Cagliostro, qui s'était levé, se rassit et laissa tomber sa tête dans ses deux mains où elle s'ensevelit.

Tous pâlassaient autour de l'auteur de la prophétie et de celui qui en était l'objet.

M. de Condorcet s'approcha du verre d'eau dans lequel le devin avait lu le sinistre augure, le prit par le pied, le souleva à

la hauteur de son œil, et en examina soigneusement les facettes brillantes et le contenu mystérieux.

On voyait cet œil intelligent, mais froid, scrutateur, demander au double cristal solide et liquide la solution d'un problème que sa raison à lui réduisait à la valeur d'une spéculation purement physique.

En effet, le savant supputait la profondeur, les réfractions lumineuses et les jeux microscopiques de l'eau. Il se demandait, lui qui voulait une cause à tout, la cause et le prétexte de ce charlatanisme exercé sur des hommes de la valeur de ceux qui entouraient cette table, par un homme auquel on ne pouvait refuser une portée extraordinaire.

Sans doute il ne trouva point la solution de son problème, car il cessa d'examiner le verre, le remplaça sur la table et, au milieu de la stupéfaction résultant du pronostic de Cagliostro:

– Eh bien! moi aussi, dit-il, je prierai notre illustre prophète d'interroger son miroir magique. Malheureusement, moi, ajouta-t-il, je ne suis pas un seigneur puissant, je ne commande pas, et ma vie obscure n'appartient point à des millions d'hommes.

– Monsieur, dit le comte de Haga, vous commandez au nom de la science, et votre vie importe non seulement à un peuple, mais à l'humanité.

– Merci, monsieur le comte; mais peut-être votre avis sur ce point n'est-il point celui de M. de Cagliostro.

Cagliostro releva la tête, comme fait un coursier sous l'aiguillon.

– Si fait, marquis, dit-il avec un commencement d'irritabilité nerveuse, que dans les temps antiques on eût attribué à l'influence du dieu qui le tourmentait. Si fait, vous êtes un seigneur puissant dans le royaume de l'intelligence. Voyons, regardez-moi en face; vous aussi, souhaitez-vous sérieusement que je vous fasse une prédiction?

– Sérieusement, monsieur le comte, reprit Condorcet, sur l'honneur! on ne peut plus sérieusement.

– Eh bien! marquis, dit Cagliostro d'une voix sourde et en abaissant la paupière sur son regard fixe, vous mourrez du poison que vous portez dans la bague que vous avez au doigt. Vous mourrez...

– Oh! mais si je la jetais? interrompit Condorcet.

– Jetez-la.

– Enfin, vous avouez que c'est bien facile?

– Alors, jetez-la, vous dis-je.

– Oh! oui, marquis! s'écria Mme du Barry, par grâce, jetez ce vilain poison; jetez-le, ne fût-ce que pour faire mentir un peu ce prophète malencontreux qui nous afflige tous de ses prophéties. Car, enfin, si vous le jetez, il est certain que vous ne serez pas empoisonné par celui-là; et comme c'est par celui-là que M. de Cagliostro prétend que vous le serez, alors, bon gré mal gré, M. de Cagliostro aura menti.

– Mme la comtesse a raison, dit le comte de Haga.

– Bravo! comtesse, dit Richelieu. Voyons, marquis, jetez ce poison; ça fera d'autant mieux que maintenant que je sais que

vous portez à la main la mort d'un homme, je tremblerai toutes les fois que nous trinquerons ensemble. La bague peut s'ouvrir toute seule... Eh! eh!

– Et deux verres qui se choquent sont bien près l'un de l'autre, dit Taverney. Jetez, marquis, jetez.

– C'est inutile, dit tranquillement Cagliostro, M. de Condorcet ne le jettera pas.

– Non, dit le marquis, je ne le quitterai pas, c'est vrai, et ce n'est pas parce que j'aide la destinée, c'est parce que Cabanis m'a composé ce poison qui est unique, qui est une substance solidifiée par l'effet du hasard, et qu'il ne retrouvera jamais ce hasard peut-être; voilà pourquoi je ne jetterai pas ce poison. Triomphez si vous voulez, monsieur de Cagliostro.

– Le destin, dit celui-ci, trouve toujours des agents fidèles pour aider à l'exécution de ses arrêts.

– Ainsi, je mourrai empoisonné, dit le marquis. Eh bien! soit. Ne meurt pas empoisonné qui veut. C'est une mort admirable que vous me prédisez là; un peu de poison sur le bout de ma langue, et je suis anéanti. Ce n'est plus la mort, cela; c'est moins la vie, comme nous disons en algèbre.

– Je ne tiens pas à ce que vous souffriez, monsieur, répondit froidement Cagliostro.

Et il fit un signe qui indiquait qu'il désirait en rester là, avec M. de Condorcet du moins.

– Monsieur, dit alors le marquis de Favras en s'allongeant sur la table, comme pour aller au-devant de Cagliostro, voilà un

nauffrage, un coup de feu et un empoisonnement qui me font venir l'eau à la bouche. Est-ce que vous ne me ferez pas la grâce de me prédire, à moi aussi, quelque petit trépas du même genre?

– Oh! monsieur le marquis, dit Cagliostro commençant à s'animer sous l'ironie, vous auriez vainement tort de jalouser ces messieurs, car, sur ma foi de gentilhomme, vous aurez mieux.

– Mieux! s'écria M. de Favras en riant; prenez garde, c'est vous engager beaucoup: mieux que la mer, le feu et le poison; c'est difficile.

– Il reste la corde, monsieur le marquis, dit gracieusement Cagliostro.

– La corde... oh! oh! que me dites-vous là?

– Je vous dis que vous serez pendu, répondit Cagliostro avec une espèce de rage prophétique dont il n'était plus le maître.

– Pendu! répéta l'assemblée; diable!

– Monsieur oublie que je suis gentilhomme, dit Favras, un peu refroidi; et s'il veut, par hasard, parler d'un suicide, je le préviens que je compte me respecter assez jusqu'au dernier moment pour ne pas me servir d'une corde tant que j'aurai une épée.

– Je ne vous parle pas d'un suicide, monsieur.

– Alors vous parlez d'un supplice.

– Oui.

– Vous êtes étranger, monsieur, et, en cette qualité, je vous pardonne.

– Quoi?

– Votre ignorance. En France, on décapite les gentilshommes.

– Vous réglerez cette affaire avec le bourreau, monsieur, dit Cagliostro, écrasant son interlocuteur sous cette brutale réponse.

Il y eut un instant d'hésitation dans l'assemblée.

– Savez-vous que je tremble à présent, dit M. de Launay; mes prédécesseurs ont si tristement choisi que j'augure mal pour moi si je fouille au même sac qu'eux.

– Alors vous êtes plus raisonnable qu'eux, et vous ne voulez pas connaître l'avenir. Vous avez raison; bon ou mauvais, respectons le secret de Dieu.

– Oh! oh! monsieur de Launay, dit Mme du Barry, j'espère que vous aurez bien autant de courage que ces messieurs.

– Mais je l'espère aussi, madame, dit le gouverneur en s'inclinant.

Puis se retournant vers Cagliostro:

– Voyons, monsieur, lui dit-il; à mon tour, gratifiez-moi de mon horoscope, je vous en conjure.

– C'est facile, dit Cagliostro: un coup de hache sur la tête et tout sera dit.

Un cri d'effroi retentit dans la salle. MM. de Richelieu et Taverney supplièrent Cagliostro de ne pas aller plus loin; mais la curiosité féminine l'emporta.

– Mais, à vous entendre, vraiment, comte, lui dit Mme du Barry, l'univers entier finirait de mort violente. Comment, nous voilà huit, et sur huit, cinq déjà sont condamnés par vous.

– Oh! vous comprenez bien que c'est un parti pris et que nous en rions, madame, dit M. de Favras en essayant de rire

effectivement.

– Certainement que nous en rions, dit le comte de Haga, que cela soit vrai ou que cela soit faux.

– Oh! j'en rirais bien aussi, dit Mme du Barry, car je ne voudrais pas, par ma lâcheté, faire déshonneur à l'assemblée. Mais, hélas! je ne suis qu'une femme, et n'aurai pas même l'honneur d'être mise à votre rang pour un dénouement sinistre. Une femme, cela meurt dans son lit. Hélas! ma mort de vieille femme triste et oubliée sera la pire de toutes les morts, n'est-ce pas, monsieur de Cagliostro?

Et en disant ces mots elle hésitait; elle donnait, non seulement par ses paroles, mais par son air, un prétexte au devin de la rassurer; mais Cagliostro ne la rassurait pas.

La curiosité fut plus forte que l'inquiétude et l'emporta sur elle.

– Voyons, monsieur de Cagliostro, dit Mme du Barry, répondez-moi donc!

– Comment voulez-vous que je vous réponde, madame, vous ne me questionnez pas.

La comtesse hésita.

– Mais... dit-elle.

– Voyons, demanda Cagliostro, m'interrogez-vous, oui ou non?

La comtesse fit un effort, et après avoir puisé du courage dans le sourire de l'assemblée:

– Eh bien! oui, s'écria-t-elle, je me risque; voyons, dites

comment finira Jeanne de Vaubernier, comtesse du Barry.

– Sur l'échafaud, madame, répondit le funèbre prophète.

– Plaisanterie! n'est-ce pas, monsieur? balbutia la comtesse avec un regard suppliant.

Mais on avait poussé à bout Cagliostro, et il ne vit pas ce regard.

– Et pourquoi plaisanterie? demanda-t-il.

– Mais parce que, pour monter sur l'échafaud, il faut avoir tué, assassiné, commis un crime enfin, et que, selon toute probabilité, je ne commettrai jamais de crime. Plaisanterie, n'est-ce pas?

– Eh! mon Dieu, oui, dit Cagliostro, plaisanterie comme tout ce que j'ai prédit.

La comtesse partit d'un éclat de rire qu'un habile observateur eût trouvé un peu trop strident pour être naturel.

– Allons, monsieur de Favras, dit-elle, voyons, commandons nos voitures de deuil.

– Oh! ce serait bien inutile pour vous, comtesse, dit Cagliostro.

– Et pourquoi cela, monsieur?

– Parce que vous irez à l'échafaud dans une charrette.

– Fi! l'horreur! s'écria Mme du Barry. Oh! le vilain homme! Maréchal, une autre fois choisissez des convives d'une autre humeur, ou je ne reviens pas chez vous.

– Excusez-moi, madame, dit Cagliostro, mais vous comme les autres vous l'avez voulu.

– Moi comme les autres; au moins vous m'accorderez bien le

temps, n'est ce pas, de choisir mon confesseur?

– Ce serait peine superflue, comtesse, dit Cagliostro.

– Comment cela?

– Le dernier qui montera à l'échafaud avec un confesseur, ce sera...

– Ce sera? demanda toute l'assemblée.

– Ce sera le roi de France.

Et Cagliostro dit ces derniers mots d'une voix sourde et tellement lugubre, qu'elle passa comme un souffle de mort sur les assistants, et les glaça jusqu'au fond du cœur.

Alors, il se fit un silence de quelques minutes.

Pendant ce silence, Cagliostro approcha de ses lèvres le verre d'eau dans lequel il avait lu toutes ces sanglantes prophéties; mais à peine eut-il touché à sa bouche qu'avec un dégoût invincible il le repoussa comme il eût fait d'un amer calice.

Tandis qu'il accomplissait ce mouvement, les yeux de Cagliostro se portèrent sur Taverney.

– Oh! s'écria celui-ci, qui crut qu'il allait parler, ne me dites pas ce que je deviendrai; je ne vous le demande pas, moi.

– Eh bien! moi je le demande à sa place, dit Richelieu.

– Vous, monsieur le maréchal, dit Cagliostro, rassurez-vous, car vous êtes le seul de nous tous qui mourrez dans votre lit.

– Le café, messieurs! dit le vieux maréchal, enchanté de la prédiction. Le café!

Chacun se leva.

Mais, avant de passer au salon, le comte de Haga, s'approchant

de Cagliostro:

– Monsieur, dit-il, je ne songe pas à fuir le destin, mais dites-moi de quoi il faut que je me défie?

– D'un manchon, sire, répondit Cagliostro.

M. de Haga s'éloigna.

– Et moi? demanda Condorcet.

– D'une omelette.

– Bon, je renonce aux œufs.

Et il rejoignit le comte.

– Et moi, dit Favras, qu'ai-je à craindre?

– Une lettre.

– Bon, merci.

– Et moi? demanda de Launay.

– La prise de la Bastille.

– Oh! me voilà tranquille.

Et il s'éloigna en riant.

– À mon tour, monsieur, fit la comtesse toute troublée.

– Vous, belle comtesse, défiez-vous de la place Louis XV!

– Hélas! répondit la comtesse, déjà un jour je m'y suis égarée; j'ai bien souffert. Ce jour-là, j'avais perdu la tête.

– Eh bien! cette fois encore, vous la perdrez, comtesse, mais vous ne la retrouverez pas.

Mme du Barry poussa un cri et s'enfuit au salon près des autres convives.

Cagliostro allait y suivre ses compagnons.

– Un moment, fit Richelieu, il ne reste plus que Taverney et

moi à qui vous n'avez rien dit, mon cher sorcier.

– M. de Taverney m'a prié de ne rien dire, et vous, monsieur le maréchal, vous ne m'avez rien demandé.

– Oh! et je vous en prie encore, s'écria Taverney les mains jointes.

– Mais, voyons, pour nous prouver la puissance de votre génie, ne pourriez-vous pas nous dire une chose que nous deux savons seuls?

– Laquelle? demanda Cagliostro en souriant.

– Eh bien! c'est ce que ce brave Taverney vient faire à Versailles au lieu de vivre tranquillement dans sa belle terre de Maison-Rouge, que le roi a rachetée pour lui il y a trois ans?

– Rien de plus simple, monsieur le maréchal, répondit Cagliostro. Voici dix ans, monsieur avait voulu donner sa fille, Mlle Andrée, au roi Louis XV; mais monsieur n'a pas réussi.

– Oh! oh! grogna Taverney.

– Aujourd'hui, monsieur veut donner son fils, Philippe de Taverney, à la reine Marie-Antoinette. Demandez-lui si je mens.

– Par ma foi! dit Taverney tout tremblant, cet homme est sorcier, ou le diable m'emporte!

– Oh! oh! fit le maréchal, ne parle pas si cavalièrement du diable, mon vieux Taverney.

– Effrayant! effrayant! murmura Taverney.

Et il se retourna pour implorer une dernière fois la discrétion de Cagliostro; mais celui-ci avait disparu.

– Allons, Taverney, allons au salon, dit le maréchal; on

prendrait le café sans nous, ou nous prendrions le café froid, ce qui serait bien pis.

Et il courut au salon.

Mais le salon était désert; pas un des convives n'avait eu le courage de revoir en face l'auteur des terribles prédictions.

Les bougies brûlaient sur les candélabres; le café fumait dans l'aiguère; le feu sifflait dans l'âtre.

Tout cela inutilement.

– Ma foi! mon vieux camarade, il paraît que nous allons prendre notre café en tête à tête... Eh bien! où diable es-tu donc passé?

Et Richelieu regarda de tous côtés; mais le petit vieillard s'était esquivé comme les autres.

– C'est égal, dit le maréchal en ricanant comme eût fait Voltaire, et en frottant l'une contre l'autre ses mains sèches et blanches toutes chargées de bagues, je serai le seul de tous mes convives qui mourrai dans mon lit. Eh! eh! dans mon lit! Comte de Cagliostro, je ne suis pas un incrédule, moi. Dans mon lit, et le plus tard possible? Holà! mon valet de chambre, et mes gouttes?

Le valet de chambre entra un flacon à la main, et le maréchal et lui passèrent dans la chambre à coucher.

FIN DU PROLOGUE

Chapitre I

Deux femmes inconnues

L'hiver de 1784, ce monstre qui dévora un sixième de la France, nous n'avons pu, quoiqu'il grondât aux portes, le voir chez M. le duc de Richelieu, enfermés que nous étions dans cette salle à manger si chaude et si parfumée.

Un peu de givre aux vitres, c'est le luxe de la nature ajouté au luxe des hommes. L'hiver a ses diamants, sa poudre et ses broderies d'argent pour le riche, enseveli sous sa fourrure, ou calfeutré dans son carrosse, ou emballé dans les ouates et les velours d'un appartement chauffé. Tout frimas est une pompe, toute intempérie un changement de décor, que le riche regarde exécuter à travers les vitres de ses fenêtres, par ce grand et éternel machiniste que l'on appelle Dieu.

En effet, qui a chaud peut admirer les arbres noirs, et trouver du charme aux sombres perspectives des plaines embaumées par l'hiver.

Celui qui sent monter à son cerveau les suaves parfums du dîner qui l'attend peut humer de temps en temps, à travers une fenêtre entrouverte, l'âpre parfum de la bise, et la glaciale vapeur des neiges qui régénèrent ses idées.

Celui, enfin, qui, après une journée sans souffrances, quand des millions de ses concitoyens ont souffert, s'étend sous un

édredon, dans des draps bien fins, dans un lit bien chaud; celui-là, comme cet égoïste dont parle Lucrèce, et que glorifie Voltaire, peut trouver que tout est bien dans le meilleur des mondes possibles.

Mais celui qui a froid ne voit rien de toutes ces splendeurs de la nature, aussi riche de son manteau blanc que de son manteau vert.

Celui qui a faim cherche la terre et fuit le ciel: le ciel sans soleil et par conséquent sans sourire pour le malheureux.

Or, à cette époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers la moitié du mois d'avril, trois cent mille malheureux, mourant de froid et de faim, gémissaient dans Paris seulement, dans Paris où, sous prétexte que nulle ville ne renferme plus de riches, rien n'était prévu pour empêcher les pauvres de périr par le froid et par la misère.

Depuis ces quatre mois, un ciel d'airain chassait les malheureux des villages dans les villes, comme d'habitude l'hiver chasse les loups des bois dans le village.

Plus de pain, plus de bois.

Plus de pain pour ceux qui supportaient le froid, plus de bois pour cuire le pain.

Toutes les provisions faites, Paris les avait dévorées en un mois; le prévôt des marchands, imprévoyant et incapable, ne savait pas faire entrer dans Paris, confié à ses soins, deux cent mille cordes de bois disponibles dans un rayon de dix lieues autour de la capitale.

Il donnait pour excuse: quand il gelait, la gelée qui empêche les chevaux de marcher; quand il dégelait, l'insuffisance des charrettes et des chevaux. Louis XVI toujours bon, toujours humain, toujours le premier frappé des besoins physiques du peuple, dont les besoins sociaux lui échappaient plus facilement, Louis XVI commença par affecter une somme de deux cent mille livres à la location de chariots et de chevaux, puis ensuite il mit les uns et les autres en réquisition forcée.

Cependant, la consommation continuait d'emporter les arrivages. Il fallait taxer les acheteurs. Nul n'eut le droit d'enlever d'abord du chantier général plus d'une voie de bois, puis plus d'une demi-voie. On vit alors la queue s'allonger à la porte des chantiers, comme, plus tard, on devait la voir s'allonger à la porte des boulangers.

Le roi dépensa tout l'argent de sa cassette en aumônes, il leva trois millions sur les recettes des octrois, et appliqua ces trois millions au soulagement des malheureux, déclarant que toute urgence devait céder et se taire devant l'urgence du froid et de la famine.

La reine, de son côté, donna cinq cents louis sur ses épargnes. On convertit en salles d'asile les couvents, les hôpitaux, les monuments publics, et chaque porte cochère s'ouvrit à l'ordre de ses maîtres, à l'exemple de celles des châteaux royaux, pour donner accès dans les cours des hôtels à des pauvres qui venaient s'accroupir autour d'un grand feu.

On espérait gagner ainsi les bons dégels!

Mais le ciel était inflexible! Chaque soir un voile de cuivre rose s'étendait sur le firmament; l'étoile brillait sèche et froide comme un falot de la mort, et la gelée nocturne condensait de nouveau, dans un lac de diamant, la neige pâle que le soleil de midi avait un instant liquéfiée.

Pendant le jour, des milliers d'ouvriers, la pioche et la pelle en main, échafaudaient la neige et la glace le long des maisons, en sorte qu'un double rempart épais et humide obstruait la moitié des rues, déjà trop étroites pour la plupart. Carrosses pesants aux roues glissantes, chevaux vacillants et abattus à chaque minute refoulaient sur ces murs glacés le passant exposé au triple danger des chutes, des chocs et des écroulements.

Bientôt, les amas de neige et de glaces devinrent tels que les boutiques en furent masquées, les passages bouchés, et qu'il fallut renoncer à enlever les glaces, les forces et les moyens de charroi ne suffisant plus.

Paris, impuissant, s'avoua vaincu et laissa faire l'hiver. Décembre, janvier, février et mars se passèrent ainsi; quelquefois un dégel de deux ou trois jours changeait en un océan tout Paris, dépourvu d'égouts et de pentes.

Certaines rues, dans ces moments-là, ne pouvaient être traversées qu'à la nage. Des chevaux s'y perdirent et se noyèrent. Les carrosses ne s'y hasardèrent plus, même au pas; ils se fussent changés en bateaux.

Paris, fidèle à son caractère, chansonna la mort par le froid, comme il avait chanssonné la mort par la famine. On alla en

procession aux Halles pour voir les poissardes débiter leur marchandise, et courir le chaland avec d'énormes bottes de cuir, des culottes dans leurs bottes et la jupe retroussée jusqu'à la ceinture, le tout en riant, gesticulant et s'éclaboussant les unes les autres dans le marécage qu'elles habitaient; mais comme les dégels étaient éphémères, comme la glace succédait plus opaque et plus opiniâtre, comme les lacs de la veille devenaient un cristal glissant le lendemain, des traîneaux remplaçaient les carrosses et couraient, poussés par des patineurs ou traînés par des chevaux ferrés à pointes, sur les chaussées des rues, changées en miroirs unis. La Seine, gelée à une profondeur de plusieurs pieds, était devenue le rendez-vous des oisifs qui s'y exerçaient à la course, c'est-à-dire à la chute, aux glissades, au patinage, aux jeux de toute sorte enfin, et qui, échauffés par cette gymnastique, couraient au feu le plus voisin, dès que la fatigue les forçait au repos, pour empêcher la sueur de geler sur leurs membres.

On prévoyait le moment où les communications par eau étant interrompues, où les communications par terre étant devenues impossibles, on prévoyait le moment où les vivres n'arriveraient plus et où Paris, ce corps gigantesque, succomberait faute d'aliments, comme ces monstres cétaqués qui, ayant dépeuplé leurs cantons, demeurent enfermés par les glaces polaires et meurent d'inanition faute d'avoir pu, par les fissures, s'échapper, comme les petits poissons leur proie, et gagner des zones plus tempérées, des eaux plus fécondes.

Le roi, dans cette extrémité, assembla son conseil. Il y décida

qu'on exilerait de Paris, c'est-à-dire que l'on prierait de retourner dans leurs provinces les évêques, les abbés, les moines trop insoucieux de la résidence; les gouverneurs, les intendants de province, qui avaient fait de Paris le siège de leur gouvernement; enfin les magistrats, qui préféraient l'Opéra et le monde à leurs fauteuils fleurdelisés.

En effet, tous ces gens faisaient grosse dépense de bois dans leurs riches hôtels, tous ces gens consumaient beaucoup de vivres dans leurs immenses cuisines.

Il y avait encore tous les seigneurs de terres provinciales, que l'on inviterait à s'enfermer dans leurs châteaux. Mais M. Lenoir, lieutenant de police, fit observer au roi que tous ces gens n'étant pas des coupables, on ne pouvait les forcer à quitter Paris du jour au lendemain; que par conséquent ils mettraient à se retirer une lenteur résultant à la fois du mauvais vouloir et de la difficulté des chemins, et qu'ainsi le dégel arriverait avant qu'on eût obtenu l'avantage de la mesure, tandis que tous les inconvénients s'en seraient produits.

Cependant, cette pitié du roi qui avait mis ses coffres à sec, cette miséricorde de la reine qui avait épuisé son épargne, avaient excité la reconnaissance ingénieuse du peuple, qui consacra par des monuments, éphémères comme le mal et comme le bienfait, la mémoire des charités que Louis XVI et la reine avaient versées sur les indigents. Comme, autrefois, les soldats érigeaient des trophées au général vainqueur, avec les armes de l'ennemi dont le général les avait délivrés, les Parisiens, sur le champ de bataille

même où ils luttèrent contre l'hiver, élevèrent donc au roi et à la reine des obélisques de neige et de glace. Chacun y concourut: le manœuvre donna ses bras, l'ouvrier son industrie, l'artiste son talent, et les obélisques s'élevèrent élégants, hardis et solides, à chaque coin des principales rues, et le pauvre homme de lettres que le bienfait du souverain avait été chercher dans sa mansarde apporta l'offrande d'une inscription rédigée plus encore par le cœur que par l'esprit.

À la fin de mars, le dégel était venu, mais inégal, incomplet, avec des reprises de gelée qui prolongeaient la misère, la douleur et la faim, dans la population parisienne, en même temps qu'elles conservaient debout et solides les monuments de neige.

Jamais la misère n'avait été aussi grande que dans cette dernière période; c'est que les intermittences d'un soleil déjà tiède faisaient paraître plus dures encore les nuits de gelée et de bise: les grandes couches de glace avaient fondu et s'étaient écoulées dans la Seine débordant de toutes parts. Mais, aux premiers jours d'avril, une de ces recrudescences de froid dont nous avons parlé se manifesta; les obélisques, le long desquels avait déjà coulé cette sueur qui présageait leur mort, les obélisques, à moitié fondus, se solidifièrent de nouveau, informes et amoindris; une belle couche de neige couvrit les boulevards et les quais, et l'on vit les traîneaux reparaître avec leurs chevaux fringants. Cela faisait merveille sur les quais et sur les boulevards. Mais dans les rues, les carrosses et les cabriolets rapides devenaient la terreur des piétons, qui ne les entendaient pas venir, qui, souvent empêchés

par les murailles de glace, ne pouvaient les éviter; enfin qui, le plus souvent, tombaient sous les roues en essayant de fuir.

En peu de jours, Paris se couvrit de blessés et de mourants. Ici, une jambe brisée par une chute faite sur le verglas; là, une poitrine enfoncée par le brancard d'un cabriolet qui, emporté dans la rapidité de sa course, n'avait pu s'arrêter sur la glace. Alors, la police commença de s'occuper à préserver des roues ceux qui avaient échappé au froid, à la faim et aux inondations. On fit donc payer des amendes aux riches qui écrasaient les pauvres. C'est qu'en ce temps-là, règne des aristocraties, il y avait aristocratie même dans la manière de conduire les chevaux: un prince du sang se menait à toute bride et sans crier gare; un duc et pair, un gentilhomme et une fille d'Opéra, au grand trot; un président et un financier, au trot; le petit-maître, dans son cabriolet, se conduisait lui-même comme à la chasse, et le jockey, debout derrière, criait «Gare!» quand le maître avait accroché ou renversé un malheureux.

Et puis, comme dit Mercier, se ramassait qui pouvait; mais, en somme, pourvu que le Parisien vît de beaux traîneaux au col de cygne courir sur le boulevard, pourvu qu'il admirât dans leurs pelisses de martre ou d'hermine les belles dames de la cour, entraînées comme des météores sur les sillons reluisants de la glace, pourvu que les grelots dorés, les filets de pourpre et les panaches des chevaux amusassent les enfants échelonnés sur le passage de toutes ces belles choses, le bourgeois de Paris oubliait l'incurie des gens de police et les brutalités des cochers, tandis

que le pauvre, de son côté, du moins pour un instant, oubliait sa misère, habitué qu'il était encore en ce temps-là à être patronné par les gens riches ou par ceux qui affectaient de l'être.

Or, c'est dans les circonstances que nous venons de rapporter, huit jours après ce dîner donné à Versailles par M. de Richelieu, que l'on vit, par un beau mais froid soleil, entrer à Paris quatre traîneaux élégants, glissant sur la neige durcie qui couvrait le Cours-la-Reine et l'extrémité des boulevards, à partir des Champs-Élysées. Hors Paris, la glace peut garder longtemps sa blancheur virginale, les pieds du passant sont rares. À Paris, au contraire, cent mille pas à l'heure déflorent vite, en le noircissant, le manteau splendide de l'hiver.

Les traîneaux, qui avaient glissé à sec sur la route, s'arrêtèrent d'abord au boulevard, c'est-à-dire dès que la boue succéda aux neiges. En effet, le soleil de la journée avait amolli l'atmosphère, et le dégel momentané commençait; nous disons momentané, car la pureté de l'air promettait pour la nuit cette bise glaciale qui brûle en avril les premières feuilles et les premières fleurs.

Dans le traîneau qui marchait en tête se trouvaient deux hommes vêtus d'une houppelande brune en drap, avec un collet double; la seule différence que l'on remarquât entre les deux habits, c'est que l'un avait des boutons et des brandebourgs d'or, et l'autre des brandebourgs de soie et des boutons pareils aux brandebourgs.

Ces deux hommes, traînés par un cheval noir dont les naseaux soufflaient une épaisse fumée, précédaient un second traîneau,

sur lequel ils jetaient de temps en temps les yeux, comme pour le surveiller.

Dans ce second traîneau se trouvaient deux femmes si bien enveloppées de fourrures que nul n'eût pu voir leurs visages. On pourrait même ajouter qu'il eût été difficile de dire à quel sexe appartenaient ces deux personnages, si on ne les eût reconnus femmes à la hauteur de leur coiffure, au sommet de laquelle un petit chapeau secouait ses plumes.

De l'édifice colossal de cette coiffure enchevêtrée de nattes, de rubans et de menus bijoux, un nuage de poudre blanche s'échappait, comme l'hiver s'échappe un nuage de givre des branches que la bise secoue.

Ces deux dames, assises l'une à côté de l'autre, et tellement rapprochées que leur siège se confondait, s'entretenaient sans faire attention aux nombreux spectateurs qui les regardaient passer sur le boulevard.

Nous avons oublié de dire qu'après un instant d'hésitation elles avaient repris leur course.

L'une d'elles, la plus grande et la plus majestueuse, appuyait sur ses lèvres un mouchoir de fine batiste brodée, tenait sa tête droite et ferme, malgré la bise que fendait le traîneau dans sa course rapide. Cinq heures venaient de sonner à l'église Sainte-Croix-d'Antin, et la nuit commençait à descendre sur Paris, et avec la nuit le froid.

En ce moment, les équipages étaient parvenus à la Porte Saint-Denis à peu près.

La dame du traîneau, la même qui tenait un mouchoir sur sa bouche, fit un signe aux deux hommes de l'avant-garde qui distancèrent le traîneau des deux dames, en pressant le pas du cheval noir. Puis la même dame se retourna vers l'arrière-garde, composée de deux autres traîneaux conduits chacun par un cocher sans livrée, et les deux cochers, obéissant de leur côté au signe qu'ils venaient de comprendre, disparurent par la rue Saint-Denis, dans la profondeur de laquelle ils s'engouffrèrent.

De son côté, comme nous l'avons dit, le traîneau des deux hommes gagna sur celui des deux femmes, et finit par disparaître dans les premières brumes du soir, qui s'épaississaient autour de la colossale construction de la Bastille.

Le second traîneau, arrivé au boulevard de Ménilmontant, s'arrêta; de ce côté, les promeneurs étaient rares, la nuit les avait dispersés; d'ailleurs, en ce quartier lointain, peu de bourgeois se hasardaient sans falot et sans escorte, depuis que l'hiver avait aiguisé les dents de trois ou quatre mille mendiants suspects, changés tout doucement en voleurs.

La dame que nous avons déjà désignée à nos lecteurs comme donnant des ordres toucha du doigt l'épaule du cocher qui conduisait le traîneau.

Le traîneau s'arrêta.

– Weber, dit-elle, combien vous faut-il de temps pour amener le cabriolet où vous savez?

– Matame brend le gapriolet? demanda le cocher, avec un accent allemand des mieux prononcés.

– Oui, je reviendrai par les rues pour voir les feux. Or, les rues sont encore plus boueuses que les boulevards, et on roulerait mal en traîneau. Et puis, j'ai gagné un peu de froid. Vous aussi, n'est-ce pas, petite? dit la dame s'adressant à sa compagne.

– Oui, madame, répondit celle-ci.

– Ainsi, vous entendez, Weber? où vous savez, avec le cabriolet.

– Pien, matame.

– Combien de temps vous faut-il?

– Une demi-heure.

– C'est bien; voyez l'heure, petite.

La plus jeune des deux dames fouilla dans sa pelisse et regarda l'heure à sa montre avec assez de difficulté, car, nous l'avons dit, la nuit s'épaississait.

– Six heures moins un quart, dit-elle.

– Donc, à sept heures moins un quart, Weber.

Et, en disant ces mots, la dame sauta légèrement hors du traîneau, donna la main à son amie, et commença de s'éloigner, tandis que le cocher, avec des gestes d'un respectueux désespoir, murmura assez haut pour être entendu de sa maîtresse:

– Imbrutence! ah! mein Gott! quelle imbrutence!

Les deux jeunes femmes se mirent à rire, s'enfermèrent dans leurs pelisses, dont les collets montaient jusqu'à la hauteur des oreilles, et traversèrent la contre-allée du boulevard en s'amusant à faire craquer la neige sous leurs petits pieds, chaussés de fines mules fourrées.

– Vous qui avez de bons yeux, Andrée, fit la dame qui paraissait la plus âgée, et qui, cependant, ne devait pas avoir plus de trente à trente-deux ans, essayez donc de lire à cet angle le nom de la rue.

– Rue du Pont-aux-Choux, madame, dit la jeune femme en riant.

– Quelle rue est-ce là, rue du Pont-aux-Choux? Ah! mon Dieu! mais nous sommes perdues! rue du Pont-aux-Choux! on m'avait dit la deuxième rue à droite. Mais sentez-vous, Andrée, comme il flaire bon le pain chaud?

– Ce n'est pas étonnant, répondit sa compagne, nous sommes à la porte d'un boulanger.

– Eh bien! demandons-lui où est la rue Saint-Claude.

Et celle qui venait de parler fit un mouvement vers la porte.

– Oh! n'entrez pas, madame! fit vivement l'autre femme; laissez-moi.

– La rue Saint-Claude, mes mignonnes dames, dit une voix enjouée, vous voulez savoir où est la rue Saint-Claude?

Les deux femmes se retournèrent en même temps, et d'un seul mouvement, dans la direction de la voix, et elles virent, debout et appuyé à la porte du boulanger, un geindre¹ affublé de sa jaquette, et les jambes et la poitrine découvertes, malgré le froid glacial qu'il faisait.

– Oh! un homme nu! s'écria la plus jeune des deux femmes. Sommes nous donc en Océanie?

¹ Ouvrier boulanger.

Et elle fit un pas en arrière et se cacha derrière sa compagne.

– Vous cherchez la rue Saint-Claude? poursuivit le mitron qui ne comprenait rien au mouvement qu'avait fait la plus jeune des deux dames, et qui, habitué à son costume, était loin de lui attribuer la force centrifuge dont nous venons de voir le résultat.

– Oui, mon ami, la rue Saint-Claude, répondit l'aînée des deux femmes, en comprimant elle-même une forte envie de rire.

– Oh! ce n'est pas difficile à trouver, et, d'ailleurs, je vais vous y conduire, reprit le joyeux garçon enfariné, qui, joignant le fait à la parole, se mit à déployer le compas de ses immenses jambes maigres, au bout desquelles s'emmanchaient deux savates larges comme des bateaux.

– Non pas! non pas! dit l'aînée des deux femmes, qui ne se souciait sans doute pas d'être rencontrée avec un pareil guide; indiquez-nous la rue, sans vous déranger, et nous tâcherons de suivre votre indication.

– Première rue à droite, madame, répondit le guide en se retirant avec discrétion.

– Merci, dirent ensemble les deux femmes.

Et elles se mirent à courir dans la direction indiquée, en étouffant leurs rires sous leurs manchons.

Chapitre II

Un intérieur

Ou nous avons trop compté sur la mémoire de notre lecteur, ou nous pouvons espérer qu'il connaît déjà cette rue Saint-Claude, qui touche par l'est au boulevard et par l'ouest à la rue Saint-Louis; en effet, il a vu plus d'un des personnages qui ont joué ou qui joueront un rôle dans cette histoire la parcourir dans un autre temps, c'est-à-dire lorsque le grand physicien Joseph Balsamo y habitait avec sa sibylle Lorenza et son maître Althotas.

En 1784 comme en 1770, époque à laquelle nous y avons conduit pour la première fois nos lecteurs, la rue Saint-Claude était une honnête rue, peu claire, c'est vrai, peu nette, c'est encore vrai; enfin peu fréquentée, peu bâtie et peu connue. Mais elle avait son nom de saint et sa qualité de rue du Marais, et comme telle elle abritait, dans les trois ou quatre maisons qui composaient son effectif, plusieurs pauvres rentiers, plusieurs pauvres marchands et plusieurs pauvres pauvres, oubliés sur les états de la paroisse.

Outre ces trois ou quatre maisons, il y avait bien encore, au coin du boulevard, un hôtel de grande mine, dont la rue Saint-Claude eût pu se glorifier comme d'un bâtiment aristocratique; mais ce bâtiment, dont les hautes fenêtres eussent, par-dessus le mur de la cour, éclairé toute la rue dans un jour de fête avec le

simple reflet de ses candélabres et de ses lustres; ce bâtiment, disions-nous, était la plus noire, la plus muette et la plus close de toutes les maisons du quartier.

La porte ne s'ouvrait jamais; les fenêtres, matelassées de coussins de cuir, avaient sur chaque feuille des jalousies, sur chaque plinthe des volets, une couche de poussière que les physiologistes ou les géologues eussent accusée de remonter à dix ans.

Quelquefois un passant désœuvré, un curieux ou un voisin, s'approchait de la porte cochère, et au travers de la vaste serrure examinait l'intérieur de l'hôtel.

Alors, il ne voyait que touffes d'herbe entre les pavés, moisissures et mousse sur les dalles. Parfois un énorme rat, suzerain de ce domaine abandonné, traversait tranquillement la cour et s'allait plonger dans les caves, modestie bien superflue, quand il avait à sa pleine et entière disposition des salons et des cabinets si commodes, où les chats ne pouvaient le venir troubler.

Si c'était un passant ou un curieux, après avoir constaté vis-à-vis de lui-même la solitude de cet hôtel, il continuait son chemin; mais si c'était un voisin, comme l'intérêt qui s'attachait à l'hôtel était plus grand, il restait presque toujours assez longtemps en observation pour qu'un autre voisin vînt prendre place auprès de lui, attiré par une curiosité pareille à la sienne; et alors presque toujours s'établissait une conversation dont nous sommes à peu près certain de rappeler le fond, sinon les détails.

– Voisin, disait celui qui ne regardait pas à celui qui regardait,

que voyez-vous donc dans la maison de M. le comte de Balsamo?

– Voisin, répondait celui qui regardait à celui qui ne regardait pas, je vois le rat.

– Ah! voulez-vous permettre?

Et le second curieux s'installait à son tour au trou de la serrure.

– Le voyez-vous? disait le voisin dépossédé au voisin en possession.

– Oui, répondait celui-ci, je le vois. Ah! monsieur, il a engraisé.

– Vous croyez?

– Oui, j'en suis sûr.

– Je crois bien, rien ne le gêne.

– Et certainement, quoiqu'on en dise, il doit rester de bons morceaux dans la maison.

– De bons morceaux, dites-vous?

– Dame! M. de Balsamo a disparu trop tôt pour n'avoir pas oublié quelque chose.

– Eh! voisin, quand une maison est à moitié brûlée, que voulez-vous qu'on y oublie?

– Au fait, voisin, vous pourriez bien avoir raison.

Et, après avoir de nouveau regardé le rat, on se séparait effrayé d'en avoir tant dit sur une matière si mystérieuse et si délicate. En effet, depuis l'incendie de cette maison, ou plutôt d'une partie de la maison, Balsamo avait disparu, nulle réparation ne s'était faite, l'hôtel avait été abandonné.

Laissons-le surgir tout sombre et tout humide dans la nuit

avec ses terrasses couvertes de neige et son toit échancré par les flammes, ce vieil hôtel près duquel nous n'avons pas voulu passer sans nous arrêter devant lui comme devant une vieille connaissance; puis, traversant la rue pour passer de gauche à droite, regardons, attenante à un petit jardin fermé par un grand mur, une maison étroite et haute, qui s'élève pareille à une longue tour blanche sur le fond gris-bleu du ciel.

Au faite de cette maison, une cheminée se dresse comme un paratonnerre, et juste au zénith de cette cheminée, une brillante étoile tourbillonne et scintille.

Le dernier étage de la maison se perdrait inaperçu dans l'espace, sans un rayon de lumière qui rougit deux fenêtres sur trois qui composent la façade.

Les autres étages sont mornes et sombres. Les locataires dorment-ils déjà? Économisent-ils, dans leurs couvertures, et la chandelle si chère, et le bois si rare cette année? Toujours est-il que les quatre étages ne donnent pas signe d'existence, tandis que le cinquième non seulement vit, mais encore rayonne avec une certaine affectation.

Frappons à la porte; montons l'escalier sombre, il finit à ce cinquième étage où nous avons affaire. Une simple échelle posée contre le mur conduit à l'étage supérieur.

Un pied-de-biche pend à la porte; un paillason de natte et une patère de bois meublent l'escalier.

La première porte ouverte, nous entrerons dans une chambre obscure et nue; c'est celle dont la fenêtre n'est pas éclairée.

Cette pièce sert d'antichambre et donne dans une seconde dont l'ameublement et les détails méritent toute notre attention.

Du carreau au lieu de parquet, des portes grossièrement peintes, trois fauteuils de bois blanc garnis de velours jaune, un pauvre sofa dont les coussins ondulent sous les plis d'un amaigrissement produit par l'âge.

Les plis et la flaccidité² sont les rides et l'atonie d'un vieux fauteuil: jeune, il rebondissait et chatoyait; hors d'âge, il suit son hôte au lieu de le repousser; et quand il a été vaincu, c'est-à-dire lorsqu'on s'est assis dedans, il crie.

Deux portraits pendus au mur attirent d'abord les regards. Une chandelle et une lampe, placées l'une sur un guéridon à trois pieds, l'autre sur la cheminée, combinent leurs feux de manière à faire de ces deux portraits deux foyers de lumière.

Toquet sur la tête, figure longue et pâle, œil mat, barbe pointue, fraise au col, le premier de ces portraits se recommande par sa notoriété; c'est le visage héroïquement ressemblant de Henri III, roi de France et de Pologne.

Au-dessus se lit une inscription tracée en lettres noires sur un cadre mal doré:

HENRI DE VALOIS

L'autre portrait, doré plus récemment, aussi frais de peinture

² Le caractère flasque.

que l'autre est suranné, représente une jeune femme à l'œil noir, au nez fin et droit, aux pommettes saillantes, à la bouche circonspecte. Elle est coiffée, ou plutôt écrasée d'un édifice de cheveux et de soieries, près duquel le toquet de Henri III prend les proportions d'une taupinière près d'une pyramide.

Sous ce portrait se lit également en lettres noires :

JEANNE DE VALOIS

Et si l'on veut, après avoir inspecté l'âtre éteint, les pauvres rideaux de siamoise du lit recouvert de damas vert jauni, si l'on veut savoir quel rapport ont ces portraits avec les habitants de ce cinquième étage, il n'est besoin que de se tourner vers une petite table de chêne sur laquelle, accoudée du bras gauche, une femme simplement vêtue révise plusieurs lettres cachetées et en contrôle les adresses.

Cette jeune femme est l'original du portrait.

À trois pas d'elle, dans une attitude semi-curieuse, semi-respectueuse, une petite vieille suivante, de soixante ans, vêtue comme une duègne de Greuze, attend et regarde.

«Jeanne de Valois», disait l'inscription.

Mais alors, si cette dame était une Valois, comment Henri III, le roi sybarite, le voluptueux fraisé, supportait-il, même en peinture, le spectacle d'une misère pareille, lorsqu'il s'agissait, non seulement d'une personne de sa race, mais encore de son nom?

Au reste, la dame du cinquième ne démentait point, personnellement, l'origine qu'elle se donnait. Elle avait des mains blanches et délicates qu'elle réchauffait, de temps en temps, sous ses bras croisés. Elle avait un pied petit, fin, allongé, chaussé d'une pantoufle de velours encore coquette, et qu'elle essayait de réchauffer aussi en battant le carreau luisant et froid comme cette glace qui couvrait Paris.

Puis comme la bise sifflait sous les portes et par les fentes des fenêtres, la suivante secouait tristement les épaules et regardait le foyer sans feu.

Quant à la dame maîtresse du logis, elle comptait toujours les lettres et lisait les adresses.

Puis, après chaque lecture d'adresse, elle faisait un petit calcul.

– Mme de Misery, murmura-t-elle, première dame d'atours de Sa Majesté. Il ne faut compter de ce côté que six louis, car on m'a déjà donné.

Et elle poussa un soupir.

– Mme Patrix, femme de chambre de Sa Majesté, deux louis. M. d'Ormesson, une audience. M. de Calonne, un conseil. M. de Rohan, une visite. Et nous tâcherons qu'il nous la rende, fit la jeune femme.

«Nous avons donc, continua-t-elle du même ton de psalmodie, huit louis assurés d'ici à huit jours.

Et elle leva la tête.

– Dame Clotilde, dit-elle, mouchez donc cette chandelle!

La vieille obéit et se remit en place, sérieuse et attentive.

Cette espèce d'inquisition dont elle était l'objet parut fatiguer la jeune femme.

– Cherchez donc, ma chère, dit-elle, s'il ne reste pas ici quelque bout de bougie, et donnez-le-moi. Il m'est odieux de brûler de la chandelle.

– Il n'y en a pas, répondit la vieille.

– Voyez toujours.

– Où cela?

– Mais dans l'antichambre.

– Il fait bien froid par là.

– Eh! tenez, justement on sonne, dit la jeune femme.

– Madame se trompe, dit la vieille, opiniâtre.

– Je l'avais cru, dame Clotilde.

Et, voyant que la vieille résistait, elle céda, grondant doucement, comme font les personnes qui, par une cause quelconque, ont laissé prendre sur elles par des inférieurs des droits qui ne devraient pas leur appartenir.

Puis elle se remit à son calcul.

– Huit louis, sur lesquels j'en dois trois dans le quartier.

Elle prit la plume et écrivit:

– Trois louis... Cinq promis à M. de La Motte pour lui faire supporter le séjour de Bar-sur-Aube. Pauvre diable! notre mariage ne l'a pas enrichi; mais patience!

Et elle sourit encore, mais en se regardant cette fois dans un miroir placé entre les deux portraits.

– Maintenant, continua-t-elle, courses de Versailles à Paris et

de Paris à Versailles. Courses, un louis.

Et elle écrivit ce nouveau chiffre à la colonne des dépenses.

– La vie maintenant pour huit jours, un louis.

Elle écrivit encore.

– Toilettes, fiacres, gratifications aux suisses des maisons où je sollicite: quatre louis. Est-ce bien tout? Additionnons.

Mais, au milieu de son addition, elle s'interromptit.

– On sonne, vous dis-je.

– Non, madame, répondit la vieille, engourdie à sa place. Ce n'est pas ici; c'est dessous, au quatrième.

– Quatre, six, onze, quatorze louis: six de moins qu'il n'en faut, et toute une garde-robe à renouveler, et cette vieille brute à payer pour la congédier.

Puis, tout à coup:

– Mais je vous dis qu'on sonne, malheureuse! s'écria-t-elle en colère.

Et cette fois, il faut l'avouer, l'oreille la plus indocile n'eût pu se refuser à comprendre l'appel extérieur; la sonnette, agitée avec vigueur, frémit dans son angle et vibra si longtemps que le battant frappa les parois d'une douzaine de chocs.

À ce bruit, et tandis que la vieille, réveillée enfin, courait à l'antichambre, sa maîtresse, agile comme un écureuil, enlevait les lettres et les papiers épars sur la table, jetait le tout dans un tiroir, et, après un rapide coup d'œil lancé sur la chambre pour s'assurer que tout y était en ordre, prenait place sur le sofa dans l'attitude humble et triste d'une personne souffrante, mais résignée.

Seulement, hâtons-nous de le dire, les membres seuls se reposaient. L'œil, actif, inquiet, vigilant, interrogeait le miroir, qui reflétait la porte d'entrée, tandis que l'oreille aux aguets se préparait à saisir le moindre son.

La duègne ouvrit la porte, et l'on entendit murmurer quelques mots dans l'antichambre.

Alors une voix fraîche et suave, et cependant empreinte de fermeté, prononça ces paroles:

– Est-ce ici que demeure Mme la comtesse de La Motte?

– Mme la comtesse de La Motte Valois? répéta en nasillant Clotilde.

– C'est cela même, ma bonne dame. Mme de La Motte est-elle chez elle?

– Oui, madame, et trop souffrante pour sortir.

Pendant ce colloque, dont elle n'avait pas perdu une syllabe, la prétendue malade, ayant regardé dans le miroir, vit qu'une femme questionnait Clotilde, et que cette femme, selon toutes les apparences, appartenait à une classe élevée de la société.

Elle quitta aussitôt le sofa et gagna le fauteuil, afin de laisser le meuble d'honneur à l'étrangère.

Pendant qu'elle accomplissait ce mouvement, elle ne put remarquer que la visiteuse s'était retournée sur le palier et avait dit à une autre personne restée dans l'ombre:

– Vous pouvez entrer, madame, c'est ici.

La porte se referma, et les deux femmes que nous avons vues demander le chemin de la rue Saint-Claude venaient de pénétrer

chez la comtesse de La Motte Valois.

– Qui faut-il que j'annonce à Mme la comtesse? demanda Clotilde en promenant curieusement, quoique avec respect, la chandelle devant le visage des deux femmes.

– Annoncez une dame des Bonnes-Œuvres, dit la plus âgée.

– De Paris?

– Non; de Versailles.

Clotilde entra chez sa maîtresse, et les étrangères, la suivant, se trouvèrent dans la chambre éclairée au moment où Jeanne de Valois se soulevait péniblement de dessus son fauteuil pour saluer très civilement ses deux hôtes.

Clotilde avança les deux autres fauteuils, afin que les visiteuses eussent le choix, et se retira dans l'antichambre avec une sage lenteur, qui laissait deviner qu'elle suivrait derrière la porte la conversation qui allait avoir lieu.

Chapitre III

Jeanne de La Motte de Valois

Le premier soin de Jeanne de La Motte, lorsqu'elle put décemment lever les yeux, fut de voir à quels visages elle avait affaire.

La plus âgée des deux femmes pouvait, comme nous l'avons dit, avoir de trente à trente-deux ans; elle était d'une beauté remarquable, quoiqu'un air de hauteur répandu sur tout son visage dût naturellement ôter à sa physionomie une partie du charme qu'elle pouvait avoir. Du moins Jeanne en jugea ainsi par le peu qu'elle aperçut de la physionomie de la visiteuse.

En effet, préférant un des fauteuils au sofa, elle s'était rangée loin du jet de lumière qui s'élançait de la lampe, se reculant dans un coin de la chambre, et allongeant au-devant de son front la calèche de taffetas ouatée de son mantelet, laquelle, par cette disposition, projetait une ombre sur son visage.

Mais le port de la tête était si fier, l'œil si vif et si naturellement dilaté, que, tout détail fût-il effacé, la visiteuse, par son ensemble, devait être reconnue pour être de belle race, et surtout de noble race.

Sa compagne, moins timide, en apparence du moins, quoique plus jeune de quatre ou cinq ans, ne dissimulait point sa réelle beauté.

Un visage admirable de teint et de contour, une coiffure qui découvrait les tempes et faisait valoir l'ovale parfait du masque; deux grands yeux bleus calmes jusqu'à la sérénité, clairvoyants jusqu'à la profondeur; une bouche d'un dessin suave à qui la nature avait donné la franchise, et à qui l'éducation et l'étiquette avaient donné la discrétion; un nez qui, pour la forme, n'eût rien à envier à celui de la Vénus de Médicis, voilà ce que saisit le rapide coup d'œil de Jeanne. Puis, en s'égarant encore à d'autres détails, la comtesse put remarquer dans la plus jeune des deux femmes une taille plus fine et plus flexible que celle de sa compagne, une poitrine plus large et d'un galbe plus riche, enfin une main aussi potelée que celle de l'autre dame était à la fois nerveuse et fine.

Jeanne de Valois fit toutes ces remarques en quelques secondes, c'est-à-dire en moins de temps que nous n'en avons mis pour les consigner ici.

Puis, ces remarques faites, elle demanda doucement à quelle heureuse circonstance elle devait la visite de ces dames.

Les deux femmes se regardaient, et sur un signe de l'aînée:

– Madame, dit la plus jeune, car vous êtes mariée, je crois?

– J'ai l'honneur d'être la femme de M. le comte de La Motte, madame, un excellent gentilhomme.

– Eh bien, nous, madame la comtesse, nous sommes les dames supérieures d'une fondation de Bonnes-Œuvres. On nous a dit, touchant votre condition, des choses qui nous ont intéressées, et nous avons en conséquence voulu avoir quelques détails précis sur vous et sur ce qui vous concerne.

Jeanne attendit un instant avant de répondre.

– Mesdames, dit-elle en remarquant la réserve de la seconde visiteuse, vous voyez là le portrait de Henri III, c'est-à-dire du frère de mon aïeul, car je suis bien véritablement du sang des Valois, comme on vous l'a dit sans doute.

Et elle attendit une nouvelle question en regardant ses hôtessees avec une sorte d'humilité orgueilleuse.

– Madame, interrompit alors la voix grave et douce de l'aînée des deux dames, est-il vrai, comme on le dit, que Mme votre mère ait été concierge d'une maison nommée Fontette, sise auprès de Bar-sur-Seine?

Jeanne rougit à ce souvenir, mais aussitôt:

– C'est la vérité, madame, répliqua-t-elle sans se troubler, ma mère était la concierge d'une maison nommée Fontette.

– Ah! fit l'interlocutrice.

– Et, comme Marie Jossel, ma mère, était d'une rare beauté, poursuivit Jeanne, mon père devint amoureux d'elle et l'épousa. C'est par mon père que je suis de race noble. Madame, mon père était un Saint-Rémy de Valois, descendant direct des Valois qui ont régné.

– Mais comment êtes-vous descendue à ce degré de misère, madame? demanda la même dame qui avait déjà questionné.

– Hélas! c'est facile à comprendre.

– J'écoute.

– Vous n'ignorez pas qu'après l'avènement de Henri IV, qui fit passer la couronne de la maison des Valois dans

celle des Bourbons, la famille déchue avait encore quelques rejetons, obscurs sans doute, mais incontestablement sortis de la souche commune aux quatre frères, qui tous quatre périrent si fatalement.

Les deux dames firent un signe qui pouvait passer pour un assentiment.

– Or, continua Jeanne, les rejetons des Valois, craignant de faire ombrage, malgré leur obscurité, à la nouvelle famille royale, changèrent leur nom de Valois en celui de Rémy, emprunté d'une terre, et on les retrouve, à partir de Louis XIII, sous ce nom, dans la généalogie jusqu'à l'avant-dernier Valois, mon aïeul, qui, voyant la monarchie affermie et l'ancienne branche oubliée, ne crut pas devoir se priver plus longtemps d'un nom illustre, son seul apanage. Il reprit donc le nom de Valois, et le traîna dans l'ombre et la pauvreté, au fond de sa province, sans que nul, à la cour de France, songeât que, hors du rayonnement du trône, végétait un descendant des anciens rois de France, sinon les plus glorieux de la monarchie, du moins les plus infortunés.

Jeanne s'interrompit à ces mots.

Elle avait parlé simplement et avec une modération qui avait été remarquée.

– Vous avez sans doute vos preuves en bon ordre, madame, dit l'aînée des deux visiteuses avec douceur, et en fixant un regard profond sur celle qui se disait la descendante des Valois.

– Oh! madame, répondit celle-ci avec un sourire amer, les preuves ne manquent pas. Mon père les avait fait faire, et en

mourant me les a laissées toutes, à défaut d'autre héritage; mais à quoi bon les preuves d'une inutile vérité ou d'une vérité que nul ne veut reconnaître?

– Votre père est mort? demanda la plus jeune des deux dames.

– Hélas! oui.

– En province?

– Non, madame.

– À Paris alors?

– Oui.

– Dans cet appartement?

– Non, madame; mon père, baron de Valois, petit-neveu du roi Henri III, est mort de misère et de faim.

– Impossible! s'écrièrent à la fois les deux dames.

– Et non pas ici, continua Jeanne, non pas dans ce pauvre réduit, non pas sur son lit, ce lit fût-il un grabat! Non, mon père est mort côte à côte des plus misérables et des plus souffrants. Mon père est mort à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Les deux femmes poussèrent un cri de surprise qui ressemblait à un cri d'effroi.

Jeanne, satisfaite de l'effet qu'elle avait produit par l'art avec lequel elle avait conduit la période et amené son dénouement, Jeanne resta immobile, l'œil baissé, la main inerte.

L'aînée des deux dames l'examinait à la fois avec attention et intelligence, et ne voyant dans cette douleur, si simple et si naturelle à la fois, rien de ce qui caractérise le charlatanisme ou la vulgarité, elle reprit la parole:

– D'après ce que vous me dites, madame, vous avez éprouvé de bien grands malheurs, et la mort de M. votre père, surtout...

– Oh! si je vous racontais ma vie, madame, vous verriez que la mort de mon père ne compte pas au nombre des plus grands.

– Comment, madame, vous regardez comme un moindre malheur la perte d'un père? dit la dame en fronçant le sourcil avec sévérité.

– Oui, madame; et en disant cela, je parle en fille pieuse. Car mon père, en mourant, s'est trouvé délivré de tous les maux qui l'assiégeaient sur cette terre et qui continuent d'assiéger sa malheureuse famille. J'éprouve donc, au milieu de la douleur que me cause sa perte, une certaine joie à songer que mon père est mort, et que le descendant des rois n'en est plus réduit à mendier son pain!

– Mendier son pain!

– Oh! je le dis sans honte, car, dans nos malheurs, il n'y a ni la faute de mon père, ni la mienne.

– Mais Mme votre mère?

– Eh bien! avec la même franchise que je vous disais tout à l'heure que je remerciais Dieu d'avoir appelé à lui mon père, je me plains à Dieu d'avoir laissé vivre ma mère.

Les deux femmes se regardaient, frissonnant presque à ces étranges paroles.

– Serait-ce une indiscretion, madame, que de vous demander un récit plus détaillé de vos malheurs? fit l'aînée.

– L'indiscretion, madame, viendrait de moi, qui fatiguerais

vos oreilles du récit de douleurs qui ne peuvent que vous être indifférentes.

– J'écoute, madame, répondit majestueusement l'aînée des deux dames, à qui sa compagne adressa à l'instant même un coup d'œil en forme d'avertissement pour l'inviter à s'observer.

En effet, Mme de La Motte avait été frappée elle-même de l'accent impérieux de cette voix, et elle regardait la dame avec étonnement.

– J'écoute donc, reprit celle-ci d'une voix moins accentuée, si vous voulez bien me faire la grâce de parler.

Et, cédant à un mouvement de malaise inspiré par le froid sans doute, celle qui venait de parler avec un frissonnement d'épaules agita son pied qui se glaçait au contact du carreau humide.

La plus jeune alors lui poussa une sorte de tapis de pied qui se trouvait sous son fauteuil à elle, attention que blâma à son tour un regard de sa compagne.

– Gardez ce tapis pour vous, ma sœur, vous êtes plus délicate que moi.

– Pardon, madame, dit la comtesse de La Motte, je suis au plus douloureux regret de sentir le froid qui vous gagne; mais le bois vient d'enchérir de six livres encore, ce qui le porte à soixante-dix livres la voie, et ma provision a fini il y a huit jours.

– Vous disiez, madame, reprit l'aînée des deux visiteuses, que vous étiez malheureuse d'avoir une mère.

– Oui, je conçois, un pareil blasphème demande à être expliqué, n'est-ce pas, madame? dit Jeanne. Voici donc

l'explication, puisque vous m'avez dit que vous la désiriez.

L'interlocutrice de la comtesse fit un signe affirmatif de tête.

– J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que mon père avait fait une mésalliance.

– Oui, en épousant sa concierge.

– Eh bien! Marie Jossel, ma mère, au lieu d'être à jamais fière et reconnaissante de l'honneur qu'on lui faisait, commença par ruiner mon père, ce qui n'était pas difficile au reste, en satisfaisant, aux dépens du peu que possédait son mari, l'avidité de ses exigences. Puis l'ayant réduit à vendre jusqu'à son dernier morceau de terre, elle lui persuada qu'il devait aller à Paris pour revendiquer les droits qu'il tenait de son nom. Mon père fut facile à séduire, peut-être espérait-il dans la justice du roi. Il vint donc, ayant converti en argent le peu qu'il possédait.

«Moi à part, mon père avait encore un fils et une fille. Le fils, malheureux comme moi, végète dans les derniers rangs de l'armée; la fille, ma pauvre sœur, fut abandonnée, la veille du départ de mon père pour Paris, devant la maison d'un fermier, son parrain.

«Ce voyage épuisa le peu d'argent qui nous restait. Mon père se fatigua en demandes inutiles et infructueuses. À peine le voyait-on apparaître à la maison, où, rapportant la misère, il trouvait la misère. En son absence, ma mère, à qui il fallait une victime, s'aigrit contre moi. Elle commença de me reprocher la part que je prenais aux repas. Je préfèrai peu à peu ne manger que du pain, ou même ne pas manger du tout, à m'asseoir à notre

pauvre table; mais les prétextes de châtement ne manquèrent point à ma mère: à la moindre faute, faute qui quelquefois eût fait sourire une autre mère, la mienne me battait; des voisins, croyant me rendre service, dénoncèrent à mon père les mauvais traitements dont j'étais l'objet. Mon père essaya de me défendre contre ma mère, mais il ne s'aperçut point que, par sa protection, il changeait mon ennemie d'un moment en marâtre éternelle. Hélas! je ne pouvais lui donner un conseil dans mon propre intérêt, j'étais trop jeune, trop enfant. Je ne m'expliquais rien, j'éprouvais les effets sans chercher à deviner les causes. Je connaissais la douleur, voilà tout.

«Mon père tomba malade et fut d'abord forcé de garder la chambre, puis le lit. Alors on me fit sortir de la chambre de mon père, sous prétexte que ma présence le fatiguait et que je ne savais point réprimer ce besoin de mouvement qui est le cri de la jeunesse. Une fois hors de la chambre, j'appartins comme auparavant à ma mère. Elle m'apprit une phrase qu'elle entrecoupa de coups et de meurtrissures; puis, quand je sus par cœur cette phrase humiliante qu'instinctivement je ne voulais pas retenir, quand mes yeux furent rougis jusqu'aux larmes, elle me fit descendre à la porte de la rue, et de la porte, elle me lança sur le premier passant de bonne mine, avec ordre de lui débiter cette phrase, si je ne voulais pas être battue jusqu'à la mort.

– Oh! affreux! murmura la plus jeune des deux dames.

– Et quelle était cette phrase? demanda l'aînée.

– Cette phrase, la voici, continua Jeanne: «Monsieur, ayez

pitié d'une petite orpheline qui descend en ligne droite de Henri de Valois.»

– Oh! fi donc! s'écria l'aînée des deux visiteuses avec un geste de dégoût.

– Et quel effet produisait cette phrase à ceux auxquels elle était adressée? demanda la plus jeune.

– Les uns m'écoutaient et avaient pitié, dit Jeanne. Les autres s'irritaient et me faisaient des menaces. D'autres, enfin, encore plus charitables que les premiers, m'avertirent que je courais un grand danger en prononçant des paroles semblables, qui pouvaient tomber dans des oreilles prévenues. Mais moi, je ne connaissais qu'un danger, celui de désobéir à ma mère. Je n'avais qu'une crainte, celle d'être battue.

– Et qu'arriva-t-il?

– Mon Dieu! madame, ce qu'espérait ma mère; je rapportais un peu d'argent à la maison, et mon père vit reculer de quelques jours cette affreuse perspective qui l'attendait: l'hôpital.

Les traits de l'aînée des deux jeunes femmes se contractèrent, des larmes vinrent aux yeux de la plus jeune.

– Enfin, madame, quelque soulagement qu'il apportât à mon père, ce hideux métier me révolta. Un jour, au lieu de courir après les passants et de les poursuivre de ma phrase accoutumée, je m'assis au pied d'une borne, où je restai une partie de la journée comme anéantie. Le soir, je rentrai les mains vides. Ma mère me battit tant que le lendemain je tombai malade.

«Ce fut alors que mon père, privé de toute ressource, fut forcé

de partir pour l'hôtel-Dieu, où il mourut.

– Oh! l'horrible histoire! murmurèrent les deux dames.

– Mais alors que fîtes-vous, votre père mort? demanda la plus jeune des deux visiteuses.

– Dieu eut pitié de moi. Un mois après la mort de mon pauvre père, ma mère partit avec un soldat, son amant, nous abandonnant, mon frère et moi.

– Vous restâtes orphelins!

– Oh! madame, nous, tout au contraire des autres, nous ne fûmes orphelins que tant que nous eûmes une mère. La charité publique nous adopta. Mais comme mendier nous répugnait, nous ne mendiions que dans la mesure de nos besoins. Dieu commande à ses créatures de chercher à vivre.

– Hélas!

– Que vous dirai-je, madame? un jour j'eus le bonheur de rencontrer un carrosse qui montait lentement la côte du faubourg Saint-Marcel; quatre laquais étaient derrière; dedans, une femme belle et jeune encore; je lui tendis la main: elle me questionna; ma réponse et mon nom la frappèrent de surprise, puis d'incrédulité. Je donnai adresse et renseignements. Dès le lendemain, elle savait que je n'avais pas menti; elle nous adopta, mon frère et moi, plaça mon frère dans un régiment, et me plaça dans une maison de couture. Nous étions sauvés tous deux de la faim.

– Cette dame, n'est-ce pas Mme Boulainvilliers?

– Elle-même.

– Elle est morte, je crois?

– Oui, et sa mort m'a replongée dans l'abîme.

– Mais son mari vit encore; il est riche.

– Son mari, madame, c'est à lui que je dois tous mes malheurs de jeune fille, comme c'est à ma mère que je dois tous mes malheurs d'enfant. J'avais grandi, j'avais embelli peut-être; il s'en aperçut; il voulut mettre un prix à ses bienfaits: je refusai. Ce fut sur ces entrefaites que Mme de Boulainvilliers mourut, et moi, moi qu'elle avait mariée à un brave et loyal militaire, M. de La Motte, je me trouvai, séparée que j'étais de mon mari, plus abandonnée après sa mort que je ne l'avais été après la mort de mon père.

«Voilà mon histoire, madame. J'ai abrégé: les souffrances sont toujours des longueurs qu'il faut épargner aux gens heureux, fussent-ils bienfaisants, comme vous paraissez l'être, mesdames.

Un long silence succéda à cette dernière période de l'histoire de Mme de La Motte.

L'aînée des deux dames le rompit la première.

– Et votre mari, que fait-il? demanda-t-elle.

– Mon mari est en garnison à Bar-sur-Aube, madame; il sert dans la gendarmerie, et, de son côté, attend des temps meilleurs.

– Mais vous avez sollicité auprès de la cour?

– Sans doute!

– Le nom des Valois, justifié par des titres, a dû éveiller des sympathies?

– Je ne sais pas, madame, quels sont les sentiments que mon nom a pu éveiller, car à aucune de mes demandes je n'ai reçu

de réponse.

– Cependant, vous avez vu les ministres, le roi, la reine.

– Personne. Partout, tentatives vaines, répliqua Mme de La Motte.

– Vous ne pouvez mentir, pourtant!

– Non, madame, j'en ai perdu l'habitude. Mais...

– Mais quoi?

– Mais je puis mourir de faim comme mon père.

– Vous n'avez point d'enfant?

– Non, madame, et mon mari, en se faisant tuer pour le service du roi, trouvera de son côté au moins une fin glorieuse à nos misères.

– Pouvez-vous, madame, je regrette d'insister sur ce sujet, pouvez-vous fournir les preuves justificatives de votre généalogie?

Jeanne se leva, fouilla dans un meuble, et en tira quelques papiers qu'elle présenta à la dame.

Mais comme elle voulait profiter du moment où cette dame, pour les examiner, s'approcherait de la lumière et découvrirait entièrement ses traits, Jeanne laissa deviner sa manœuvre par le soin qu'elle mit à lever la mèche de la lampe afin de doubler la clarté.

Alors la dame de charité, comme si la lumière blessait ses yeux, tourna le dos à la lampe et, par conséquent à Mme de La Motte.

Ce fut dans cette position qu'elle lut attentivement et compulsa

chaque pièce l'une après l'autre.

– Mais, dit-elle, ce sont là des copies d'actes, madame, et je ne vois aucune pièce authentique.

– Les minutes, madame, répondit Jeanne, sont déposées en lieu sûr, et je les produirais...

– Si une occasion importante se présentait, n'est-ce pas? dit en souriant la dame.

– C'est sans doute, madame, une occasion importante que celle qui me procure l'honneur de vous voir; mais les documents dont vous parlez sont tellement précieux pour moi que...

– Je comprends. Vous ne pouvez les livrer au premier venu.

– Oh! madame, s'écria la comtesse qui venait enfin d'entrevoir le visage plein de dignité de la protectrice; oh! madame, il me semble que, pour moi, vous n'êtes pas la première venue.

Et aussitôt, ouvrant avec rapidité un autre meuble dans lequel jouait un tiroir secret, elle en tira les originaux des pièces justificatives, soigneusement enfermées dans un vieux portefeuille armorié au blason de Valois.

La dame les prit, et après un examen plein d'intelligence et d'attention:

– Vous avez raison, dit la dame de charité, ces titres sont parfaitement en règle; je vous engage à ne pas manquer de les fournir à qui de droit.

– Et qu'en obtiendrais-je à votre avis, madame?

– Mais sans nul doute une pension pour vous, un avancement pour M. de La Motte, pour peu que ce gentilhomme se

recommande par lui-même.

– Mon mari est le modèle de l'honneur, madame, et jamais il n'a manqué aux devoirs du service militaire.

– Il suffit, madame, dit la dame de charité en abattant tout à fait la calèche sur son visage.

Mme de La Motte suivait avec anxiété chacun de ses mouvements.

Elle la vit fouiller dans sa poche, dont elle tira d'abord le mouchoir brodé qui lui avait servi à cacher son visage quand elle glissait en traîneau le long des boulevards.

Puis au mouchoir succéda un petit rouleau d'un pouce de diamètre et de trois à quatre pouces de longueur.

La dame de charité déposa le rouleau sur le chiffonnier en disant:

– Le bureau des Bonnes-Œuvres m'autorise, madame, à vous offrir ce léger secours, en attendant mieux.

Mme de La Motte jeta un rapide coup d'œil sur le rouleau.

«Des écus de trois livres, pensa-t-elle; il doit y en avoir au moins cinquante ou même cent. Allons, c'est cent cinquante ou peut-être trois cents livres qui nous tombent du ciel. Cependant, pour cent il est bien court; mais aussi pour cinquante il est bien long.»

Tandis qu'elle faisait ces observations, les deux dames étaient passées dans la première pièce, où dame Clotilde dormait sur une chaise près d'une chandelle dont la mèche rouge et fumeuse s'allongeait au milieu d'une nappe de suif liquéfié.

L'odeur âcre et nauséabonde saisit à la gorge celle des deux dames de charité qui avait déposé le rouleau sur le chiffonnier. Elle porta vivement la main à sa poche et en tira un flacon.

Mais à l'appel de Jeanne, dame Clotilde s'était réveillée en saisissant à belles mains le reste de la chandelle. Elle l'élevait comme un phare au-dessus des montées obscures, malgré les protestations des deux étrangères qu'on éclairait en les empoisonnant.

– Au revoir, au revoir, madame la comtesse! crièrent-elles.

Et elles se précipitèrent dans les escaliers.

– Où pourrai-je avoir l'honneur de vous remercier, mesdames? demanda Jeanne de Valois.

– Nous vous le ferons savoir, dit l'aînée des deux dames en descendant le plus rapidement possible.

Et le bruit de leurs pas se perdit dans les profondeurs des étages inférieurs.

Mme de Valois rentra chez elle, impatiente de vérifier si ses observations sur le rouleau étaient justes. Mais en traversant la première chambre, elle heurta du pied un objet qui roula de la natte qui servait à calfeutrer le dessous de la porte sur le carreau.

Se baisser, ramasser cet objet, courir à la lampe, telle fut la première inspiration de la comtesse de La Motte.

C'était une boîte en or, ronde, plate et assez simplement guillochée.

Cette boîte renfermait quelques pastilles de chocolat parfumé; mais, si plate qu'elle fût, il était visible que cette boîte avait un

double fond, dont la comtesse fut quelque temps à trouver le secret ressort.

Enfin, elle trouva ce ressort et le fit jouer.

Aussitôt un portrait de femme lui apparut, sévère, éclatant de beauté mâle et d'impérieuse majesté.

Une coiffure allemande, un magnifique collier semblable à celui d'un ordre donnaient à la physionomie de ce portrait une étrangeté étonnante.

Un chiffre composé d'un M et d'un T, entrelacés dans une couronne de laurier, occupait le dessus de la boîte.

Mme de La Motte supposa, grâce à la ressemblance de ce portrait avec le visage de la jeune dame, sa bienfaitrice, que c'était un portrait de mère ou d'aïeule, et son premier mouvement, il faut le dire, fut de courir à l'escalier pour rappeler les dames.

La porte de l'allée se refermait.

Puis à la fenêtre pour les appeler, puisqu'il était trop tard pour les rejoindre.

Mais à l'extrémité de la rue Saint-Claude, débouchant dans la rue Saint Louis, un cabriolet rapide fut le seul objet qu'elle aperçut.

La comtesse, n'ayant plus d'espoir de rappeler les deux protectrices, considéra encore la boîte, en se promettant de la faire passer à Versailles; puis, saisissant le rouleau laissé sur le chiffonnier:

– Je ne me trompais pas, dit-elle, il n'y a que cinquante écus.

Et le papier éventré roula sur le carreau.

– Des louis, des doubles louis! s'écria la comtesse. Cinquante doubles louis! deux mille quatre cents livres!

Et la joie la plus avide se peignit dans ses yeux, tandis que dame Clotilde, émerveillée à l'aspect de plus d'or qu'elle n'en avait jamais vu, demeurait la bouche ouverte et les mains jointes.

– Cent louis! répéta Mme de La Motte... Ces dames sont donc bien riches? Oh! je les retrouverai!..

Chapitre IV

Bélus

Mme de La Motte ne s'était pas trompée en croyant que le cabriolet qui venait de disparaître emportait les deux dames de charité.

Ces deux dames, en effet, avaient trouvé au bas de la maison un cabriolet, comme on les construisait à cette époque, c'est-à-dire haut de roues, caisse légère, tablier élevé, avec une sellette commode pour le jockey qui se tenait derrière.

Ce cabriolet, attelé d'un magnifique cheval irlandais, à courte queue, à croupe charnue, sous poil bai, avait été amené rue Saint-Claude par ce même domestique conducteur du traîneau que la dame de charité avait appelé Weber, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Weber tenait le cheval au mors quand les dames arrivèrent; il essayait de modérer l'impatience du fougueux animal, qui battait d'un pied nerveux la neige durcissant peu à peu depuis le retour de la nuit.

Lorsque les deux dames parurent:

– Matame, dit Weber, j'ai fait gommer Scibion, qui est fort toux et facile à mener, mais Scibion il s'est tonné un écart hier au soir; il ne restait que Pélus, et Pélus il est difficile.

– Oh! pour moi, vous le savez, Weber, répondit l'aînée des

deux dames, la chose n'a pas d'importance; j'ai la main nerveuse et je suis habituée à conduire.

– Je sais que Matame mène fort bien, mais les chemins l'être bien mauvais. Où va Matame?

– À Versailles.

– Bar les poulefards, alors?

– Non pas, Weber, il gèle, et les boulevards seraient pleins de verglas. Les rues doivent offrir moins de résistance, grâce aux milliers de promeneurs qui échauffent la neige. Allons, vite, Weber, vite.

Weber retint le cheval, tandis que les dames montèrent lestement dans le cabriolet; puis il s'élança derrière et avertit qu'il était monté.

L'aînée des deux dames alors, s'adressant à sa compagne:

– Eh bien! dit-elle, que vous semble de cette comtesse, Andrée?

Et en disant ces mots, elle rendit les rênes au cheval qui partit comme un éclair et tourna le coin de la rue Saint-Louis.

C'était le moment où Mme de La Motte ouvrait sa fenêtre pour rappeler les deux dames de charité.

– Je pense, madame, répondit celle des deux femmes que l'on appelait Andrée, je pense que Mme de La Motte est pauvre et très malheureuse.

– Bien élevée, n'est-ce pas?

– Oui, sans doute.

– Tu es froide à son égard, Andrée.

– S'il faut que je vous l'avoue, elle a quelque chose de rusé dans sa physionomie qui ne me plaît pas.

– Oh! vous êtes défiante, vous, Andrée, je le sais; et pour vous plaire, il faut réunir tout. Moi, je trouve cette petite comtesse intéressante et simple dans son orgueil comme dans son humilité.

– C'est une fortune pour elle, madame, que d'avoir eu le bonheur de plaire à Votre...

– Gare! s'écria la dame en jetant vivement de côté son cheval qui allait renverser un portefaix au coin de la rue Saint-Antoine.

– Gare! cria Weber d'une voix de stentor.

Et le cabriolet continua sa course.

Seulement, on entendit les imprécations de l'homme qui avait échappé aux roues, et plusieurs voix grondant comme un écho lui donnèrent à l'instant même l'appui d'une clameur on ne peut plus hostile au cabriolet.

Mais en quelques secondes Bélus mit entre sa maîtresse et les blasphémateurs tout l'espace qui s'étend de la rue Sainte-Catherine à la place Baudoyer.

Là, comme on sait, le chemin se bifurque, mais l'habile conductrice se jeta résolument dans la rue de la Tixéranderie, rue populeuse, étroite et fort peu aristocratique.

Aussi, malgré les *gare* très réitérés qu'elle lançait, malgré les rugissements de Weber, on n'entendait qu'exclamations furieuses des passants: «Oh! le cabriolet! À bas le cabriolet!»

Bélus passait toujours, et son cocher, malgré la délicatesse d'une main d'enfant, le faisait courir rapidement et surtout

habilement dans les mares de neige liquide ou dans les glaciers plus dangereux qui formaient ruisseaux et dépavements.

Cependant, contre toute attente, aucun malheur n'était arrivé: une lanterne brillante envoyait ses rayons en avant, et c'était un luxe de prévoyance que la police n'avait point encore imposé aux cabriolets de ce temps-là.

Aucun malheur, disons-nous, n'était donc arrivé, pas une voiture accrochée, par une borne frôlée, pas un passant touché, c'était miracle, et cependant les cris et les menaces se succédaient toujours.

Le cabriolet traversa avec la même rapidité et le même bonheur la rue Saint-Médéric, la rue Saint-Martin, la rue Aubry-le-Boucher.

Peut-être semble-t-il à nos lecteurs qu'en approchant des quartiers civilisés la haine portée à l'équipage aristocratique deviendrait moins farouche.

Mais tout au contraire; à peine Bélus entra-t-il dans la rue de la Ferronnerie, que Weber, toujours poursuivi par les vociférations de la populace, remarqua des groupes sur le passage du cabriolet. Plusieurs personnes même faisaient mine de courir après lui pour l'arrêter.

Toutefois, Weber ne voulut pas inquiéter sa maîtresse. Il remarquait combien elle déployait de sang-froid et d'adresse, combien habilement elle glissait entre tous ces obstacles, inertes ou vivants, qui sont à la fois le désespoir ou le triomphe du cocher de Paris.

Quant à Bélus, solide sur ses jarrets d'acier, il n'avait pas même glissé une fois, tant la main qui soutenait la bouche savait prévoir pour lui les pentes et les accidents du terrain.

On ne murmurait plus autour du cabriolet, on vociférait; la dame qui tenait les rênes s'en aperçut et, attribuant cette hostilité à quelque cause banale comme la rigueur des temps et l'indisposition des esprits, elle résolut d'abréger l'épreuve.

Elle fit clapper sa langue, et à cette seule invitation Bélus tressaillit et passa du trot retenu au trot allongé.

Les boutiques fuyaient, les passants se jetaient de côté.

Les *gare! gare!* ne discontinuaient pas.

Le cabriolet touchait presque au Palais-Royal, et venait de passer devant la rue du Coq-Saint-Honoré, en avant de laquelle le plus beau des obélisques de neige levait assez fièrement encore son aiguille diminuée par les dégels, comme un bâton de sucre d'orge que les enfants transforment en pointe aiguë à force de le sucer.

Cet obélisque était surmonté d'un glorieux panache de rubans un peu flétris, c'est vrai; rubans qui retenaient un écriteau sur lequel l'écrivain public du quartier avait tracé en majuscules le quatrain suivant, qui se balançait entre deux lanternes:

Reine dont la beauté surpasse les appas,
Près d'un roi bienfaisant occupe ici ta place.
Si ce frêle édifice est de neige et de glace,
Nos cœurs pour toi ne le sont pas.

Ce fut là que Bélus éprouva la première difficulté sérieuse. Le monument qu'on était en train d'illuminer avait attiré bon nombre de curieux: les curieux faisaient masse, et l'on ne pouvait traverser cette masse au trot.

Force fut donc de mettre Bélus au pas.

Mais on avait vu venir Bélus comme la foudre; mais on entendait les cris qui le poursuivaient, et, bien qu'à l'aspect de l'obstacle il se fût arrêté court, la vue du cabriolet parut produire dans la foule le plus mauvais effet.

Cependant la foule s'ouvrit encore.

Mais après l'obélisque venait une autre cause de rassemblement.

Les grilles du Palais-Royal étaient ouvertes et dans la cour d'immenses brasiers chauffaient toute une armée de mendiants, à qui des laquais de M. le duc d'Orléans distribuaient des soupes dans des écuelles de terre.

Mais les gens qui mangeaient et les gens qui se chauffaient, si nombreux qu'ils fussent, l'étaient encore moins que ceux qui les regardaient se chauffer et manger. À Paris, c'est une habitude: pour un acteur, quelque chose qu'il fasse, il y a toujours des spectateurs.

Le cabriolet, après avoir surmonté le premier obstacle, fut donc forcé de s'arrêter au second, comme fait un navire au milieu des brisants.

À l'instant même, les cris que jusque-là les deux femmes n'avaient entendus que comme un bruit vague et confus leur

arrivèrent distincts au milieu de la cohue.

On criait:

– À bas le cabriolet! à bas les écraseurs!

– Est-ce donc à nous que ces cris s'adressent? demanda la dame qui conduisait à sa compagne.

– En vérité, madame, j'en ai peur, répondit celle-ci.

– Avons-nous donc écrasé quelqu'un?

– Personne.

– À bas le cabriolet! à bas les écraseurs! criait la foule avec furie.

L'orage se formait, le cheval venait d'être saisi à la bride, et Bélus, qui goûtait peu le contact de ces mains rudes, piaffait et écumait terriblement.

– Chez le commissaire! chez le commissaire! cria une voix.

Les deux femmes se regardèrent au comble de l'étonnement.

Aussitôt mille voix de répéter:

– Chez le commissaire! chez le commissaire!

Cependant les têtes curieuses s'avançaient sous la capote du cabriolet.

Les commentaires couraient dans la foule.

– Tiens, ce sont des femmes, dit une voix.

– Oui, des poupées aux Soubises, des maîtresses au d'Hennin.

– Des filles d'Opéra, qui croient avoir le droit d'écraser le pauvre monde parce qu'elles ont dix mille livres par mois pour payer les frais d'hôpital.

Un hurra furieux accueillit cette dernière flagellation. Les

deux femmes éprouvèrent diversement la commotion. L'une s'enfonça tremblante et pâle dans le cabriolet. L'autre avança résolument la tête, les sourcils froncés et les lèvres serrées.

– Oh! madame, s'écria sa compagne en l'attirant en arrière, que faites-vous?

– Chez le commissaire! chez le commissaire! continuaient de crier les acharnés, et qu'on les connaisse.

– Ah! madame, nous sommes perdues, dit la plus jeune des deux femmes à l'oreille de sa compagne.

– Courage, Andrée, courage, répondit l'autre.

– Mais on va vous voir, vous reconnaître peut-être!

– Regardez par le carreau du fond si Weber est toujours derrière le cabriolet.

– Il essaie de descendre, mais on l'assiège; il se défend. Ah! voici qu'il vient.

– Weber! Weber! dit la dame en allemand, faites-nous descendre.

Le valet de chambre obéit, et, grâce à deux chocs d'épaule qui repoussèrent les assaillants, il ouvrit le tablier du cabriolet.

Les deux femmes sautèrent légèrement à terre.

Pendant ce temps, la foule s'en prenait au cheval et au cabriolet, dont elle commençait à briser la caisse.

– Mais qu'y a-t-il, au nom du Ciel! continua en allemand la plus âgée des deux dames; y comprenez-vous quelque chose, Weber?

– Ma foi! non, madame, répondit le serviteur, beaucoup plus

à son aise dans cette langue que dans la langue française, et tout en distribuant çà et là de grands coups de pied pour dégager sa maîtresse.

– Mais ce ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes féroces! continua la dame toujours en allemand. Que me reprochent-ils donc? Voyons.

Au même instant une voix polie, qui contrastait singulièrement avec les menaces et les injures dont les deux dames étaient l'objet, répondit dans le pur saxon:

– Ils vous reprochent, madame, de braver l'ordonnance de police qui a paru dans Paris ce matin, et qui prohibe jusqu'au printemps la circulation des cabriolets, déjà fort dangereux quand le pavé est bon, mais qui devient mortel aux piétons quand il gèle et qu'on ne peut éviter les roues.

La dame se retourna pour voir d'où venait cette voix courtoise, au milieu de toutes ces voix menaçantes.

Elle aperçut alors un jeune officier qui, pour s'approcher d'elle, avait dû, certes, guerroyer aussi vaillamment que le faisait Weber pour se maintenir où il était.

La figure gracieuse et distinguée, la taille élevée, l'air martial du jeune homme plurent à la dame, qui s'empressa de répliquer en allemand:

– Oh! mon Dieu! monsieur, j'ignorais cette ordonnance; je l'ignorais complètement.

– Vous êtes étrangère, madame? demanda le jeune officier.

– Oui, monsieur; mais, dites-moi, que dois-je faire? on brise

mon cabriolet.

– Il faut le laisser briser, madame, et vous dérober pendant ce temps-là. Le peuple de Paris est furieux contre les riches qui affichent le luxe en face de la misère, et en vertu de l'ordonnance rendue ce matin, on vous conduira chez le commissaire.

– Oh! jamais, s'écria la plus jeune des deux dames, jamais!

– Alors, reprit l'officier en riant, profitez de la trouée que je vais faire dans la foule, et disparaissez.

Ces mots furent dits d'un ton dégagé, qui fit comprendre aux étrangères que l'officier avait entendu les commentaires du peuple sur les filles entretenues par MM. de Soubise et d'Hennin.

Mais ce n'était pas le moment de pointiller.

– Donnez-nous le bras jusqu'à une voiture de place, monsieur, dit l'aînée des deux dames avec une voix pleine d'autorité.

– J'allais faire cabrer votre cheval, et dans le trouble produit nécessairement par ce mouvement, vous vous seriez enfuies; car, ajouta le jeune homme, qui ne demandait pas mieux que de décliner la responsabilité d'un hasardeux patronage, le peuple se fatigue de nous entendre parler une langue qu'il ne comprend pas.

– Weber! cria la dame d'une voix forte, fais cabrer Bélus pour que toute cette foule s'effraie et s'écarte.

– Et puis, madame...

– Et puis, reste pendant que nous partirons.

– Et s'ils brisent la caisse?

– Qu'ils brisent, que t'importe; sauve Bélus si tu peux, et toi surtout; voilà la seule chose que je te recommande.

– Bien, madame, répondit Weber.

Et, au même instant, il chatouilla l'irritable irlandais, qui bondit au milieu de la cour, et renversa les plus passionnés, qui s'étaient cramponnés à la bride et aux brancards.

Grandes furent en ce moment la terreur et la confusion.

– Votre bras, monsieur, dit alors la dame à l'officier; venez, petite, ajouta-t elle, en se retournant vers Andrée.

– Allons, allons, femme de courage! murmura tout bas l'officier, qui donna sur-le-champ, et avec une admiration réelle, son bras à celle qui le lui demandait.

En quelques minutes, il avait conduit les deux femmes à la place voisine, où des fiacres stationnaient en attendant la pratique, les cochers dormant sur leurs sièges, tandis que leurs chevaux, l'œil à demi fermé et la tête basse, attendaient la maigre pitance du soir.

Chapitre V

Route de Versailles

Les deux dames se trouvaient hors des atteintes de la foule, mais il était à craindre que quelques curieux les ayant suivies ne les fissent reconnaître, ne renouvelassent une scène pareille à celle qui venait d'avoir lieu et à laquelle, cette fois, elles échapperaient peut-être plus difficilement.

Le jeune officier comprit cette alternative; on le vit bien à l'activité qu'il déploya en éveillant sur son siège le cocher encore plus gelé qu'endormi.

Il faisait si horriblement froid que, contrairement à l'habitude des cochers qui se piquent d'émulation en se volant les pratiques l'un à l'autre, aucun des automédons à vingt-quatre sous l'heure ne bougea, pas même celui auquel on s'adressait.

L'officier saisit le cocher par le collet de son pauvre surtout, et le secoua si rudement qu'il le tira de son engourdissement.

– Holà! hé! cria le jeune homme à son oreille, voyant qu'il donnait signe de vie.

– Voilà, maître, voilà, dit le cocher rêvant encore et chancelant sur son siège comme un homme ivre.

– Où allez-vous, mesdames? demanda l'officier, en allemand toujours.

– À Versailles, répondit l'aînée des deux dames en continuant

toujours la même langue.

– À Versailles! s'écria le cocher, vous avez dit à Versailles?

– Sans doute.

– Ah! bien oui, à Versailles! Quatre lieues et demie par une glace pareille! Non, non, non.

– On paiera bien, dit l'aînée des Allemandes.

– On paiera, répéta en français l'officier au cocher.

– Et combien paiera-t-on? fit celui-ci du haut de son siège, car il ne paraissait pas avoir une énorme confiance. Ce n'est pas le tout, voyez-vous, mon officier, d'aller à Versailles: une fois qu'on y est allé, il faut en revenir.

– Un louis, est-ce assez? dit la plus jeune des deux dames à l'officier, en continuant de germaniser.

– On t'offre un louis, répéta le jeune homme.

– Un louis, c'est bien juste, grommela le cocher, car je risque de casser les jambes à mes chevaux.

– Drôle! s'écria l'officier, tu n'as droit qu'à trois livres pour aller d'ici au château de la Muette, qui est à moitié chemin. Tu vois bien qu'à ce calcul-là, en te payant l'aller et le retour, tu n'as droit qu'à douze livres, et, au lieu de douze, tu vas en recevoir vingt-quatre.

– Oh! ne marchandez pas, dit l'aînée des deux dames. Deux louis, trois louis, vingt louis, pourvu qu'il parte à l'instant même et qu'il marche sans s'arrêter.

– Un louis suffit, madame, répondit l'officier.

Puis, revenant au cocher:

– Allons, coquin, en bas de ton siège et ouvre la portière, dit-il.

– Je veux être payé d'abord, dit le cocher.

– Tu veux!

– C'est mon droit.

L'officier fit un mouvement en avant.

– Payons d'avance; payons, dit l'aînée des Allemandes.

Et elle fouilla rapidement à sa poche.

– Oh! mon Dieu! dit-elle tout bas à sa compagne, je n'ai pas ma bourse.

– Vraiment?

– Et vous, Andrée, avez-vous la vôtre?

La jeune femme se fouilla à son tour avec la même anxiété.

– Moi... moi, non plus.

– Voyez dans toutes vos poches.

– Inutile, s'écria la jeune femme avec dépit, car elle voyait l'officier les suivre de l'œil pendant ce débat, et le cocher goguenard ouvrait déjà une large bouche pour sourire en se félicitant de ce qu'il appelait peut-être plus bas une heureuse précaution.

En vain les deux dames cherchèrent-elles, ni l'une ni l'autre ne trouva un sou.

L'officier les vit s'impatienter, rougir et pâlir; la situation se compliquait.

Les dames allaient se décider à donner une chaîne ou un bijou comme gage, lorsque l'officier, pour leur épargner tout regret qui eût blessé leur délicatesse, tira de sa bourse un louis qu'il tendit

au cocher.

Celui-ci prit le louis, l'examina, le soupesa, tandis que l'une des deux dames remerciait l'officier; puis il ouvrit sa portière, et la dame monta, suivie de sa compagne.

– Et maintenant, maître drôle, dit le jeune homme au cocher, conduis ces dames, et rondement, loyalement surtout, entends-tu?

– Oh! vous n'avez pas besoin de me recommander cela, mon officier. Cela va sans dire.

Pendant ce court colloque, les dames se consultaient.

En effet, elles voyaient avec terreur leur guide, leur protecteur, prêt à les quitter.

– Madame, dit tout bas la plus jeune à sa compagne, il ne faut pas qu'il s'éloigne.

– Pourquoi cela? demandons-lui son nom et son adresse; demain, nous lui enverrons son louis d'or avec un petit mot de remerciement que vous lui écrirez.

– Non, madame, non, gardons-le, je vous en supplie: si le cocher est de mauvaise foi, s'il fait des difficultés en route... Par un pareil temps, les chemins sont mauvais, à qui nous adresserions-nous pour demander secours?

– Oh! nous avons son numéro et la lettre de sa régie.

– Fort bien, madame, et je ne nie pas que, plus tard, vous ne le fassiez rouer de coups; mais, en attendant, vous n'arriveriez pas cette nuit à Versailles; et que dira-t-on, grand Dieu!

L'aînée des deux dames réfléchit.

– C'est vrai, dit-elle.

Mais déjà l'officier s'inclinait pour prendre congé.

– Monsieur, monsieur, dit en allemand Andrée, un mot, un mot encore, s'il vous plaît.

– À vos ordres, madame, répliqua l'officier visiblement contrarié, mais conservant dans son air, dans son ton et jusque dans l'accent de sa voix la plus exquise politesse.

– Monsieur, continua Andrée, vous ne pouvez nous refuser une grâce après tant de services que vous nous avez déjà rendus.

– Parlez.

– Eh bien! nous vous l'avouons, nous avons peur de ce cocher, qui a si mal entamé la négociation.

– Vous avez tort de vous alarmer, dit-il; je sais son numéro, 107, la lettre de sa régie, Z. S'il vous causait quelque contrariété, adressez-vous à moi.

– À vous! dit en français Andrée qui s'oublia; comment voulez-vous que nous nous adressions à vous, nous ne savons pas même votre nom.

Le jeune homme fit un pas en arrière.

– Vous parlez français, s'écria-t-il stupéfait, vous parlez français, et vous me condamnez, depuis une demi-heure, à écorcher l'allemand! Oh! vraiment, madame, c'est mal.

– Excusez, monsieur, reprit en français l'autre dame, qui vint bravement au secours de sa compagne interdite. Vous voyez bien, monsieur, que, sans être étrangères peut-être, nous nous trouvons dépaysées dans Paris, dépaysées dans un fiacre surtout. Vous

êtes assez homme du monde pour comprendre que nous ne nous trouvons pas dans une position naturelle. Ne nous obliger qu'à moitié, ce serait nous désobliger. Être moins discret que vous ne l'avez été jusqu'à présent, ce serait être indiscret. Nous vous jugeons bien, monsieur; veuillez ne pas nous juger mal; et, si vous pouvez nous rendre service, eh bien! faites-le sans réserve, ou permettez-nous de vous remercier et de chercher un autre appui.

– Madame, répondit l'officier, frappé du ton à la fois noble et charmant de l'inconnue, disposez de moi.

– Alors, monsieur, ayez l'obligeance de monter avec nous.

– Dans le fiacre?

– Et de nous accompagner.

– Jusqu'à Versailles?

– Oui, monsieur.

L'officier, sans répliquer, monta dans le fiacre, se plaça sur le devant et cria au cocher:

– Touche!

Les portières fermées, les mantelets et les fourrures mis en commun, le fiacre prit la rue Saint-Thomas-du-Louvre, traversa la place du Carrousel, et se mit à rouler par les quais.

L'officier se blottit dans un coin, en face de l'aînée des deux femmes, sa redingote soigneusement étendue sur ses genoux.

Le silence le plus profond régnait à l'intérieur.

Le cocher, soit qu'il voulût fidèlement tenir le marché, soit que la présence de l'officier le maintînt par une crainte respectueuse dans le cercle de la loyauté, le cocher fit courir ses maigres rosses

avec persévérance sur le pavé glissant des quais et du chemin de la Conférence.

Cependant, l'haleine des trois voyageurs échauffait insensiblement le fiacre. Un parfum délicat épaississait l'air et portait au cerveau du jeune homme des impressions qui, d'instant en instant, devenaient moins défavorables à ses compagnes.

«Ce sont, pensait-il, des femmes attardées dans quelque rendez-vous, et les voilà qui regagnent Versailles, un peu effrayées, un peu honteuses.

«Cependant, comment ces dames, continuait en lui-même l'officier, si elles sont femmes de quelque distinction, vont-elles dans un cabriolet, et surtout le conduisent-elles elles-mêmes?

«Oh! à cela, il y a une réponse.

«Le cabriolet était trop étroit pour trois personnes, et deux femmes n'iront pas se gêner pour mettre un laquais auprès d'elles.

«Mais pas d'argent sur l'une ni l'autre! objection fâcheuse et qui mérite qu'on y réfléchisse.

«Sans doute le laquais avait la bourse. Le cabriolet, qui doit être en pièces maintenant, était d'une élégance parfaite, et le cheval... si je me connais en chevaux, valait cent cinquante louis. Il n'y a que des femmes riches qui puissent abandonner un pareil cabriolet et un pareil cheval sans le regretter. L'absence d'argent ne signifie donc absolument rien.

«Oui, mais cette manie de parler une langue étrangère quand on est Française.

«Bon; mais cela prouve justement une éducation distinguée. Il n'est pas naturel aux aventurières de parler l'allemand avec cette pureté toute germanique, et le français comme des Parisiennes.

«D'ailleurs, il y a une distinction native chez ces femmes.

«La supplique de la jeune était touchante.

«La requête de l'aînée était noblement impérieuse.

«Puis, vraiment, continuait le jeune homme en rangeant son épée dans le fiacre, de manière qu'elle n'incommodât pas ses voisines, ne dirait-on pas qu'il y a danger pour un militaire à passer deux heures en fiacre avec deux jolies femmes?

«Jolies et discrètes, ajouta-t-il, car elles ne parlent pas et attendent que j'engage la conversation.»

De leur côté, sans doute, les deux jeunes femmes songeaient au jeune officier, comme le jeune officier songeait à elles; car, au moment où il achevait de formuler cette idée, l'une des deux dames, s'adressant à sa compagne, lui dit en anglais:

– En vérité, chère amie, ce cocher nous mène comme des morts; jamais nous n'arriverons à Versailles. Je gage que notre pauvre compagnon s'ennuie à mourir.

– C'est qu'aussi, répondit en souriant la plus jeune, notre conversation n'est pas des plus divertissantes.

– Ne trouvez-vous pas qu'il a l'air d'un homme tout à fait comme il faut?

– C'est mon avis, madame.

– D'ailleurs, vous avez remarqué qu'il porte l'uniforme de marine?

– Je ne me connais pas beaucoup en uniformes.

– Eh bien! il porte, comme je vous le disais, l'uniforme d'officier de marine, et tous les officiers de marine sont de bonne maison; au reste, l'uniforme lui va bien, et il est beau cavalier, n'est-ce pas?

La jeune femme allait répondre et probablement abonder dans le sens de son interlocutrice, lorsque l'officier fit un geste qui l'arrêta.

– Pardon, mesdames, dit-il en excellent anglais, je crois devoir vous dire que je parle et comprends l'anglais assez facilement, mais je ne sais pas l'espagnol, et si vous le savez, et qu'il vous plaise de vous entretenir dans cette langue, vous serez sûres au moins de ne pas être comprises.

– Monsieur, répliqua la dame en riant, nous ne voulions pas dire du mal de vous, comme vous avez pu vous en apercevoir; aussi ne nous gênons pas, et ne parlons plus que le français, si nous avons quelque chose à nous dire.

– Merci de cette grâce, madame; mais, cependant, au cas où ma présence vous serait gênante...

– Vous ne pouvez supposer cela, monsieur, puisque c'est nous qui l'avons demandée.

– Exigée même, dit la plus jeune des deux femmes.

– Ne me rendez pas confus, madame, et pardonnez-moi un moment d'indécision; vous connaissez Paris, n'est-ce pas? Paris est plein de pièges, de déconvenues et de déceptions.

– Ainsi, vous nous avez prises... Voyons, parlez franc.

– Monsieur nous a prises pour des pièges; voilà tout!

– Oh! mesdames, dit le jeune homme en s'humiliant, je vous jure que rien de pareil n'est entré dans mon esprit.

– Pardon, qu'y a-t-il? Le fiacre s'arrête.

– Qu'est-il arrivé?

– Je vais y voir, mesdames.

– Je crois que nous versons; prenez garde, monsieur!

Et la main de la plus jeune, s'allongeant par un brusque mouvement, s'arrêta sur l'épaule du jeune homme, qui déjà se préparait à sauter hors du fiacre.

La pression de cette main le fit frissonner.

Par un mouvement tout naturel, il essaya de la saisir; mais déjà Andrée, qui avait cédé à un premier mouvement de crainte, s'était rejetée au fond du fiacre.

L'officier, que rien ne retenait plus, sortit donc, et trouva le cocher fort occupé à relever un de ses chevaux qui s'empêtrait dans le timon et dans les traits.

On était un peu en avant du pont de Sèvres.

Grâce à l'aide que l'officier donna au conducteur du fiacre, le pauvre cheval fut bientôt sur ses jambes.

Le jeune homme rentra dans le fiacre.

Quant au cocher, se félicitant d'avoir une si aimable pratique, il fit gaiement claquer son fouet dans le double but sans doute d'animer ses rosses et de se réchauffer lui-même.

Mais on eût dit que par la portière ouverte le froid qui venait d'entrer avait glacé la conversation, et congelé cette intimité

naissante à laquelle le jeune homme commençait à trouver un charme dont il ne se rendait pas raison.

On lui demanda simplement compte de l'accident, il raconta ce qui était arrivé.

Puis ce fut tout, et le silence revint de nouveau peser sur le trio voyageur.

L'officier, que cette main tiède et palpitante avait fort occupé, voulut au moins avoir un pied en échange.

Il allongea donc la jambe, mais si adroit qu'il fût, il ne rencontra rien, ou plutôt, s'il rencontrait, il avait la douleur de voir fuir ce qu'il rencontrait devant lui.

Une fois même, ayant effleuré le pied de l'aînée des deux femmes:

– Je vous gêne horriblement, n'est-ce pas, monsieur, lui dit cette dernière avec le plus grand sang-froid, pardon!

Le jeune homme rougit jusqu'aux oreilles, en se félicitant que la nuit fût assez épaisse pour cacher sa rougeur.

Aussi tout fut dit, et là se terminèrent ses entreprises.

Redevenu muet, immobile et respectueux, comme s'il eût été dans un temple, il craignit de respirer, et se fit petit comme un enfant.

Mais peu à peu, et malgré lui, une impression étrange envahissait toute sa pensée, tout son être.

Il sentait, sans les toucher, les deux charmantes femmes, il les voyait sans les voir; peu à peu s'accoutumant à vivre près d'elles, il lui semblait qu'une parcelle de leur existence venait de

se fondre dans la sienne. Pour tout au monde, il eût voulu renouer la conversation éteinte, et maintenant il n'osait, car il craignait les banalités; lui qui au départ dédaignait de placer même un de ces mots les plus simples de la langue du monde, il s'alarmait de paraître niais ou impertinent devant ces femmes, auxquelles une heure avant il croyait accorder beaucoup d'honneur en leur faisant l'aumône d'un louis et d'une politesse.

En un mot, comme toutes les sympathies en cette vie s'expliquent par les rapports des fluides mis en contact à propos, un magnétisme puissant, émané des parfums et de la chaleur juvénile de ces trois corps assemblés par hasard, dominait le jeune homme et lui épanouissait la pensée en lui dilatant le cœur.

Ainsi naissent parfois, vivent et meurent dans l'espace de quelques moments les plus réelles, les plus suaves, les plus ardentes passions. Elles ont le charme, parce qu'elles sont éphémères; elles ont la force, parce qu'elles sont contenues.

L'officier ne dit plus un seul mot. Les dames parlèrent bas entre elles.

Cependant, comme son oreille était incessamment ouverte, il saisissait des mots sans suite, qui cependant présentaient un sens à son imagination.

Voici ce qu'il entendit:

– L'heure avancée... les portes... le prétexte de la sortie...

Le fiacre s'arrêta de nouveau.

Cette fois, ce n'était ni un cheval tombé, ni une roue brisée. Après trois heures de courageux efforts, le brave cocher s'était

réchauffé les bras, c'est-à-dire qu'il avait mis ses chevaux en nage et avait atteint Versailles, dont les longues avenues sombres et désertes apparaissaient, sous les lueurs rougeâtres de quelques lanternes blanchies par le givre, comme une double procession de spectres noirs et décharnés.

Le jeune homme comprit qu'on était arrivé. Par quelle magie le temps lui avait-il donc paru si court?

Le cocher se pencha vers la glace de devant.

– Mon maître, dit-il, nous sommes à Versailles.

– Où faut-il arrêter, mesdames? demanda l'officier.

– À la place d'Armes.

– À la place d'Armes! cria le jeune homme au cocher.

– Il faut aller à la place d'Armes? demanda celui-ci.

– Oui, sans doute, puisqu'on te le dit.

– Il y aura bien un petit pourboire? fit l'Auvergnat en ricanant.

– Va toujours.

Les coups de fouet recommencèrent.

«Il faut pourtant que je parle, pensa tout bas l'officier. Je vais passer pour un imbécile, après avoir passé pour un impertinent.»

– Mesdames, dit-il, non sans hésiter encore, vous voilà chez vous.

– Grâce à votre généreux secours.

– Quelle peine nous vous avons donnée! dit la plus jeune des deux femmes.

– Oh! je l'ai plus qu'oubliée, madame.

– Et nous, monsieur, nous ne l'oublierons pas. Votre nom, s'il

vous plaîât, monsieur.

– Mon nom? Oh!

– C'est la seconde fois qu'on vous le demande. Prenez garde!

– Et vous ne voulez pas nous faire cadeau d'un louis, n'est-ce pas?

– Oh! s'il en est ainsi, madame, dit l'officier un peu piqué, je cède: je suis le comte de Charny; comme l'a remarqué madame, au reste, officier dans la marine royale.

– Charny! répéta l'aînée des deux dames, du ton qu'elle eût mis à dire: «C'est bien, je ne l'oublierai pas.»

– Olivier, Olivier de Charny, ajouta l'officier.

– Olivier! murmura la plus jeune des dames.

– Et vous demeurez?

– Hôtel des Princes, rue de Richelieu.

Le fiacre s'arrêta.

L'aînée des dames ouvrit elle-même la portière à sa gauche et d'un bond agile sauta à terre, tendant la main à sa compagne.

– Mais au moins, s'écria le jeune homme qui s'apprêtait à les suivre, mesdames, acceptez mon bras; vous n'êtes pas chez vous, et la place d'Armes n'est pas un domicile.

– Ne bougez pas, dirent simultanément les deux femmes.

– Comment, que je ne bouge pas!

– Non, restez dans le fiacre.

– Mais marcher seules, mesdames, la nuit, par ce temps, impossible!

– Bon! voilà maintenant qu'après avoir presque refusé de nous

obliger, vous voulez absolument nous obliger trop, dit avec gaieté l'aînée des deux dames.

– Cependant!

– Il n'y a pas de cependant. Soyez jusqu'au bout un galant et loyal cavalier. Merci, monsieur de Charny, merci du fond du cœur, et comme vous êtes un galant et loyal cavalier, comme je vous le disais tout à l'heure, nous ne vous demandons pas même votre parole.

– De quoi ma parole?

– De fermer la portière et de dire au cocher de retourner à Paris; ce que vous allez faire, n'est-ce pas, sans même regarder de notre côté?

– Vous avez raison, mesdames, et ma parole serait inutile. Cocher, retournons, mon ami.

Et le jeune homme glissa un second louis dans la grosse main du cocher.

Le digne Auvergnat frémit de joie.

– Morbleu, dit-il, les chevaux en crèveront s'ils veulent!

– Je le crois bien, ils sont payés, murmura l'officier.

Le fiacre roula, et roula vite. Il étouffa par le bruit de ses roues un soupir de jeune homme, soupir voluptueux, car le sybarite s'était couché sur les deux coussins, tièdes encore de la présence des deux belles inconnues.

Quant à elles, elles étaient restées à la même place, et ce ne fut que lorsque le fiacre eut disparu qu'elles se dirigèrent vers le château.

Chapitre VI

La consigne

Au moment où elles se mettaient en chemin, les bouffées d'un vent rude apportèrent à l'oreille des voyageuses les trois quarts sonnans à l'horloge de l'église de Saint-Louis.

– O mon Dieu! onze heures trois quarts, s'écrièrent ensemble les deux femmes.

– Voyez, toutes les grilles sont fermées, ajouta la plus jeune.

– Oh! pour cela, je m'en inquiète peu, chère Andrée; car la grille fût-elle restée ouverte, nous ne serions certes pas rentrées par la cour d'honneur. Allons, vite, vite, allons-nous-en par les Réservoirs.

Et toutes deux se dirigèrent vers la droite du château.

Chacun sait, en effet, qu'il y a de ce côté un passage particulier qui mène aux jardins.

On arriva à ce passage.

– La petite porte est fermée, Andrée, dit avec inquiétude l'aînée des deux femmes.

– Heurtons, madame.

– Non, appelons. Laurent doit m'attendre, je l'ai prévenu que peut-être rentrerais-je tard.

– Eh bien, je vais appeler.

Et Andrée s'approcha de la porte.

– Qui va là? dit une voix de l'intérieur, qui n'attendit même point qu'on appelât.

– Oh! ce n'est pas la voix de Laurent, dit la jeune femme effrayée.

– Non, en effet.

L'autre femme s'approcha à son tour.

– Laurent! murmura-t-elle à travers la porte.

Pas de réponse.

– Laurent! répéta la dame en heurtant.

– Il n'y a pas de Laurent ici, répliqua rudement la voix.

– Mais, fit Andrée avec insistance, que ce soit Laurent ou non, ouvrez toujours.

– Je n'ouvre pas.

– Mais, mon ami, vous ne savez pas que Laurent a l'habitude de nous ouvrir.

– Je me moque pas mal de Laurent! j'ai ma consigne.

– Qui êtes-vous donc?

– Qui je suis?

– Oui.

– Et vous? dit la voix.

L'interrogation était un peu brutale, mais il n'y avait pas à marchander, il fallait répondre.

– Nous sommes des dames de la suite de Sa Majesté. Nous logeons au château, et nous voudrions rentrer chez nous.

– Eh bien! moi, mesdames, je suis un Suisse de la première compagnie Salis-Samade, et je ferai tout le contraire de Laurent,

je vous laisserai à la porte.

– Oh! murmurèrent les deux femmes, dont l'une serra avec colère les mains de l'autre.

Puis, faisant un effort sur elle-même:

– Mon ami, dit-elle, je conçois que vous observiez votre consigne, c'est d'un bon soldat, et je ne veux pas vous y faire manquer. Rendez-moi seulement, je vous prie, le service de faire prévenir Laurent, qui ne doit pas être éloigné.

– Je ne puis quitter mon poste.

– Envoyez quelqu'un.

– Je n'ai personne.

– Par grâce!

– Eh! mordieu! madame, couchez en ville. Ne voilà-t-il pas une belle affaire! Oh! si l'on me fermait la porte de la caserne au nez, je trouverais bien un gîte, moi, allez.

– Grenadier, écoutez, dit avec résolution l'aînée des deux dames. Vingt louis pour vous, si vous ouvrez.

– Et dix ans de fers; merci! Quarante-huit livres par an, ce n'est point assez.

– Je vous ferai nommer sergent.

– Oui, et celui qui m'a donné ma consigne me fera fusiller; merci!

– Qui donc vous a donné cette consigne?

– Le roi.

– Le roi! répétèrent les deux femmes avec épouvante; oh! nous sommes perdues.

La plus jeune semblait presque folle.

– Voyons, voyons, dit l'aînée, y a-t-il d'autres portes?

– Oh! madame, si on a fermé celle-ci, on a fermé les autres.

– Oh! non, c'est un parti pris.

– Et si nous ne trouvons pas Laurent à cette porte, qui est la sienne, où croyez-vous que nous le trouvions?

– C'est vrai, et tu as raison. Oh! Andrée, Andrée, voilà un horrible tour du roi. Oh! oh!

Et la dame accentua ses dernières paroles avec un mépris menaçant.

Cette porte des Réservoirs était pratiquée dans l'épaisseur d'une muraille assez profonde pour faire de cette niche une espèce de vestibule.

Un banc de pierre régnait des deux côtés.

Les dames s'y laissèrent tomber, dans un état d'agitation qui ressemblait au désespoir.

On y voyait sous la porte une raie lumineuse; on entendait derrière la porte le pas du Suisse, qui tantôt levait, tantôt posait son fusil.

Au-delà de ce mince obstacle de chêne, le salut; en deçà, la honte, un scandale, presque la mort.

– Oh! demain, demain, quand on saura! murmura l'aînée des deux femmes.

– Mais vous direz la vérité.

– La croira-t-on?

– Vous avez des preuves.

– Oh! oui, en effet, je serai admise à donner des preuves, s'écria la dame avec un rire amer.

– Madame, le soldat ne va pas veiller toute la nuit, dit la jeune femme qui semblait reprendre courage au fur et à mesure que le perdait sa compagne; à une heure ou l'autre, on le relèvera, et son successeur sera plus complaisant peut-être. Attendons.

– Oui, mais des patrouilles vont passer une fois minuit sonné; on me trouvera dehors attendant, me cachant. C'est infâme! Tenez, Andrée, le sang me monte au visage et me suffoque.

– Oh! du courage, madame; vous si forte d'habitude, moi si faible tout à l'heure, et c'est moi qui vous soutiens!

– Il y a un complot là-dessous, Andrée, nous en sommes les victimes. Jamais cela n'est arrivé, jamais la porte n'a été fermée; j'en mourrai, Andrée, j'en meurs!

Et elle se renversa en arrière, comme si elle suffoquait effectivement.

Au même instant, sur ce pavé sec et blanc de Versailles, que si peu de pas foulent aujourd'hui, un pas retentit.

En même temps, une voix se fit entendre, voix légère et joyeuse, voix de jeune homme chantant.

Il chantait une de ces chansons maniérées qui appartiennent essentiellement à l'époque que nous essayons de peindre:

Pourquoi ne puis-je pas le croire?

Oh! que n'est-ce pas la vérité!

Ce que tous deux, dans l'ombre noire,

Cette nuit nous avons été.

Morphée, en fermant ma paupière,
Fit de moi l'acier le plus doux;
D'aimant vous étiez une pierre
Et vous m'entraîniez près de vous!

- Cette voix! s'écrièrent en même temps les deux femmes.
- Je la connais, dit l'aînée.
- C'est celle de...

Ce dieu, par un beau stratagème,
De cet aimant fit un écho.

continua la voix.

- C'est lui! dit à l'oreille d'Andrée, la dame dont l'inquiétude s'était si énergiquement manifestée; c'est lui, il nous sauvera.

En ce moment, un jeune homme, enseveli dans une grande redingote de fourrure, pénétra dans le petit vestibule, et, sans voir les deux femmes, heurta la porte en appelant:

- Laurent!
- Mon frère! dit l'aînée des deux femmes en touchant l'épaule du jeune homme.
- La reine! s'écria celui-ci en reculant d'un pas et en mettant le chapeau à la main.
- Chut! Bonsoir, mon frère.
- Bonsoir, madame; bonsoir ma sœur; vous n'êtes pas seule.
- Non, je suis avec Mlle Andrée de Taverney.

– Ah! fort bien. Bonsoir, mademoiselle.

– Monseigneur, murmura Andrée en s'inclinant.

– Vous sortez, mesdames? dit le jeune homme.

– Non pas.

– Vous rentrez, alors?

– Nous le voudrions bien, rentrer.

– Est-ce que vous n'avez pas appelé Laurent?

– Si fait.

– Alors?

– Alors, appelez un peu Laurent, à votre tour, et vous allez voir.

– Oui, oui, appelez, monseigneur, et vous verrez.

Le jeune homme, que l'on a sans doute reconnu pour le comte d'Artois, s'approcha à son tour, et de nouveau:

– Laurent! cria-t-il en frappant à la porte.

– Bon, voilà la plaisanterie qui va recommencer, dit la voix du Suisse; je vous préviens que si vous me tourmentez plus longtemps, je vais appeler mon officier.

– Qu'est-ce que cela? dit le jeune homme interdit en se retournant vers la reine.

– Un Suisse que l'on a substitué à Laurent, voilà tout.

– Et qui cela?

– Le roi.

– Le roi!

– Dame! lui-même nous l'a dit tout à l'heure.

– Et avec une consigne?..

- Féroce, à ce qu'il paraît.
- Diable! capitulons.
- Comment cela?
- Donnons de l'argent à ce drôle.
- Je lui en ai offert; il a refusé.
- Offrons-lui des galons.
- Je les lui ai offerts.
- Et?..
- Il n'a voulu entendre à rien.
- Il n'y a qu'un moyen, alors.
- Lequel?

– Je vais faire du bruit.

– Vous allez nous compromettre; non, mon cher Charles, je vous en supplie!

– Je ne vous compromettrai pas le moins du monde.

– Oh!

– Vous allez vous mettre à l'écart, je frapperai comme un sourd, je crierai comme un aveugle, on finira par m'ouvrir, et vous passerez derrière moi.

– Essayez.

Le jeune prince se mit de nouveau à appeler Laurent, puis à heurter, puis à faire un tel vacarme avec la poignée de son épée que le Suisse furieux lui cria:

– Ah! c'est comme cela. Eh bien! j'appelle mon officier.

– Eh! pardieu! appelle, drôle! C'est ce que je demande depuis un quart d'heure.

Un instant après, on entendit des pas de l'autre côté de la porte. La reine et Andrée se placèrent derrière le comte d'Artois, toutes prêtes à profiter du passage qui, selon toute probabilité, allait lui être ouvert.

On entendit le Suisse expliquer toute la cause de ce bruit.

– Mon lieutenant, dit-il, ce sont des dames avec un homme qui vient de m'appeler drôle. Ils veulent entrer de force.

– Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant à cela que nous désirions rentrer, puisque nous sommes du château?

– Ce peut être un désir naturel, monsieur, mais c'est défendu, répliqua l'officier.

– Défendu! et par qui donc? morbleu!

– Par le roi.

– Je vous demande pardon; mais le roi ne peut pas vouloir qu'un officier du château couche dehors.

– Monsieur, ce n'est point à moi de scruter les intentions du roi; c'est à moi de faire ce que le roi m'ordonne, voilà tout.

– Voyons, lieutenant, ouvrez un peu la porte, afin que nous causions autrement qu'à travers une planche.

– Monsieur, je vous répète que ma consigne est de tenir la porte fermée. Or, si vous êtes officier, comme vous le dites, vous devez savoir ce que c'est qu'une consigne.

– Lieutenant, vous parlez au colonel d'un régiment.

– Mon colonel, excusez-moi, mais ma consigne est formelle.

– La consigne n'est pas faite pour un prince. Voyons, monsieur, un prince ne couche pas dehors, et je suis prince.

– Mon prince, vous me mettez au désespoir, mais il y a un ordre du roi.

– Le roi vous a-t-il ordonné de chasser son frère comme un mendiant ou un voleur? Je suis le comte d'Artois, monsieur! Mordieu! vous risquez gros à me faire ainsi geler à la porte.

– Monseigneur le comte d'Artois, dit le lieutenant, Dieu m'est témoin que je donnerais tout mon sang pour Votre Altesse Royale; mais le roi m'a fait l'honneur de me dire à moi-même, en me confiant la garde de cette porte, de n'ouvrir à personne, pas même à lui, le roi, s'il se présentait après onze heures. Ainsi, monseigneur, je vous demande pardon en toute humilité; mais je suis un soldat, et quand je verrais à votre place, derrière cette porte, Sa Majesté la reine transie de froid, je répondrais à Sa Majesté ce que je viens d'avoir la douleur de vous répondre.

Cela dit, l'officier murmura un bonsoir des plus respectueux et regagna lentement son poste.

Quant au soldat, collé au port d'armes contre la cloison même, il n'osait plus respirer, et son cœur battait si fort, que le comte d'Artois, en s'adossant de son côté à la porte, en eût senti les pulsations.

– Nous sommes perdues! dit la reine à son beau-frère en lui prenant la main.

Celui-ci ne répliqua rien.

– On sait que vous êtes sortie? demanda-t-il.

– Hélas! je l'ignore, dit la reine.

– Peut-être aussi n'est-ce que contre moi, ma sœur, que le

roi a dirigé cette consigne. Le roi sait que je sors la nuit, que je rentre quelquefois tard. Mme la comtesse d'Artois aura su quelque chose, elle se sera plainte à Sa Majesté: de là cet ordre tyrannique!

– Oh! non, non, mon frère; je vous remercie de tout mon cœur de la délicatesse que vous mettez à me rassurer. Mais c'est bien pour moi, ou plutôt contre moi, que la mesure est prise, allez!

– Impossible, ma sœur, le roi a trop d'estime...

– En attendant, je suis à la porte, et demain un scandale affreux résultera d'une chose bien innocente. Oh! j'ai un ennemi près du roi; je le sais bien.

– Vous avez un ennemi près du roi, petite sœur; c'est possible. Eh bien, moi, j'ai une idée.

– Une idée? Voyons vite.

– Une idée qui va rendre votre ennemi plus sot qu'un âne pendu à son licou.

– Oh! pourvu que vous nous sauviez du ridicule de cette position, voilà tout ce que je vous demande.

– Si je vous sauverai! je l'espère bien. Oh! je ne suis pas plus niais que lui, quoiqu'il soit plus savant que moi!

– Qui, lui?

– Eh! pardieu! M. le comte de Provence.

– Ah! vous reconnaissez donc comme moi qu'il est mon ennemi?

– Eh! n'est-il pas l'ennemi de tout ce qui est jeune, de tout ce qui est beau, de tout ce qui peut... ce qu'il ne peut pas, lui!

– Mon frère, vous savez quelque chose sur cette consigne?

– Peut-être; mais d'abord ne restons pas sous cette porte, il y fait un froid de loup. Venez avec moi, chère sœur.

– Où cela?

– Vous verrez; quelque part où il fera chaud, au moins; venez et en route je vous dirai ce que je pense à propos de cette fermeture de porte. Ah! monsieur de Provence, mon cher et indigne frère! Donnez-moi le bras, ma sœur; prenez mon autre bras, mademoiselle de Taverney, et tournons à droite.

On se mit en marche.

– Et vous disiez donc que M. de Provence?... fit la reine.

– Eh bien! voilà. Ce soir, après le souper du roi, il vint au grand cabinet; le roi avait beaucoup causé dans la journée avec le comte de Haga, et l'on ne vous avait pas vue.

– À deux heures, je suis partie pour Paris.

– Je le savais bien; le roi, permettez-moi de vous le dire, chère sœur, le roi ne songeait pas plus à vous qu'à Aroun-al-Raschild et à son grand vizir Giaffar; il causait géographie, je l'écoutais, assez impatient, car j'avais aussi à sortir, moi. Ah! pardon, nous ne sortions probablement pas pour la même cause, de sorte que j'ai tort...

– Allez, allez toujours, dites...

– Tournons à gauche.

– Mais où me menez-vous?

– À vingt pas. Prenez garde, il y a un tas de neige. Ah! mademoiselle de Taverney, si vous quittez mon bras, vous allez

tomber, je vous en prévient. Bref, pour en revenir au roi, il ne songeait qu'à la latitude et à la longitude, lorsque M. de Provence lui dit: «Je voudrais bien cependant présenter mes hommages à la reine.»

– Ah! ah! fit Marie-Antoinette.

– La reine soupe chez elle, répondit le roi.

– Tiens, je la croyais à Paris, ajouta mon frère.

– Non, elle est chez elle, dit tranquillement le roi.

– J'en sors, et l'on ne m'a point reçu, riposta M. de Provence.

Alors je vis le sourcil du roi se froncer. Il nous congédia, mon frère et moi, et sans doute, nous partis, il s'informa. Louis est jaloux par boutades, vous le savez; il aura voulu vous voir, on lui aura refusé l'entrée, et il se sera douté de quelque chose.

– Précisément, Mme de Misery en avait l'ordre.

– C'est cela; et pour s'assurer de votre absence, le roi aura donné cette sévère consigne qui nous met dehors.

– Oh! ceci, c'est un trait affreux, avouez-le, comte.

– Je l'avoue; mais nous voici arrivés.

– Cette maison...?

– Vous déplaît-elle, ma sœur?

– Oh! je ne dis pas cela; elle me charme, au contraire. Mais vos gens?

– Eh bien!

– S'ils me voient.

– Ma sœur, entrez toujours, et je vous garantis que personne ne vous verra.

– Pas même celui qui m'ouvrira la porte? demanda la reine.

– Pas même celui-là.

– Impossible.

– Nous allons essayer, dit le comte d'Artois en riant.

Et il approcha sa main de la porte.

La reine lui arrêta le bras.

– Je vous en supplie, mon frère, prenez garde.

Le prince appuya son autre main sur un panneau sculpté avec élégance.

La porte s'ouvrit.

La reine ne put réprimer un mouvement de crainte.

– Entrez donc, ma sœur, je vous en conjure, dit le prince; vous voyez bien que jusqu'à présent il n'y a personne.

La reine regarda Mlle de Taverney, puis, comme une personne qui se risque, elle franchit le seuil avec un de ces gestes si charmants chez les femmes, et qui veulent dire: «À la grâce de Dieu!»

La porte se referma sans bruit derrière elle.

Alors elle se trouva dans un vestibule de stuc avec des soubassements de marbre, vestibule d'une médiocre étendue, mais d'un goût parfait; les dalles étaient une mosaïque figurant des bouquets de fleurs, tandis que sur des consoles en marbre cent rosiers bas et touffus faisaient pleuvoir leurs feuilles parfumées, si rares à cette époque de l'année, hors de leurs vases du Japon.

Une douce chaleur, une senteur, plus douce encore,

captivaient si bien les sens, qu'à leur arrivée dans le vestibule les deux dames oublièrent non seulement une partie de leurs craintes mais encore une partie de leurs scrupules.

– Maintenant, c'est bien, nous sommes à l'abri, dit la reine, et même, s'il faut l'avouer, l'abri est assez commode. Mais ne serait-il pas bon de vous occuper d'une chose, mon frère?

– De laquelle?

– D'éloigner de vous vos serviteurs.

– Oh! rien de plus facile.

Et le prince, saisissant une sonnette placée dans la cannelure d'une colonne, fit résonner un timbre qui, après avoir frappé un seul coup, vibra mystérieusement dans les profondeurs de l'escalier.

Les deux femmes poussèrent un petit cri d'épouvante.

– Est-ce ainsi que vous éloignez vos gens, mon frère? demanda la reine; j'eusse cru, au contraire, que c'était ainsi que vous les appeliez.

– Si je sonnais une seconde fois, oui, quelqu'un viendrait; mais comme je n'ai donné qu'un seul coup de sonnette, soyez tranquille, ma sœur, personne ne viendra.

La reine se mit à rire.

– Allons, vous êtes un homme de précaution, dit-elle.

– Maintenant, chère sœur, continua le prince, vous ne pouvez habiter un vestibule; prenez la peine de monter un étage.

– Obéissons, dit la reine; le génie de la maison ne me paraît pas trop malveillant.

Et elle monta.

Le prince la précédait.

On n'entendit les pas d'aucun d'eux sur les tapis d'Aubusson qui garnissaient les marches de l'escalier.

Arrivé le premier, le prince agita une seconde sonnette, dont le bruit fit de nouveau tressaillir la reine et Mlle de Taverney, qui n'étaient pas prévenues.

Mais leur étonnement redoubla lorsqu'elles virent les portes de cet étage s'ouvrir seules.

– En vérité, Andrée, dit la reine, je commence à trembler; et vous?

– Moi, madame, tant que Votre Majesté marchera en avant, je la suivrai avec confiance.

– Rien, ma sœur, n'est plus simple que ce qui se passe, dit le jeune prince: la porte qui vous fait face est celle de votre appartement. Voyez!

Et il indiquait à la reine un charmant réduit dont nous ne saurions omettre la description.

Une petite antichambre en bois de rose, avec deux étagères de Boule, plafond de Boucher, parquet de bois de rose, donnait dans un boudoir de cachemire blanc semé de fleurs brodées à la main par les plus habiles artistes en broderie.

L'ameublement de ce boudoir était une tapisserie au petit point de soie, nuancé avec cet art qui faisait d'un tapis des Gobelins de cette époque un tableau de maître.

Après le boudoir, une belle chambre à coucher bleue tendue

de rideaux de dentelle et de soie de Tours, un lit somptueux dans une alcôve obscure, un feu éblouissant dans une cheminée de marbre blanc, douze bougies parfumées brûlant dans des candélabres de Clodion, un paravent de laque azurée avec ses chinoiseries d'or, telles étaient les merveilles qui apparurent aux yeux des dames lorsqu'elles entrèrent timidement dans cet élégant réduit.

Nul être vivant ne se montrait: partout la chaleur, la lumière, sans qu'on pût en quelque point deviner les causes de tant d'heureux effets.

La reine, qui avait pénétré avec réserve déjà dans le boudoir, demeura un instant au seuil de la chambre à coucher.

Le prince s'excusa d'une façon toute civile sur la nécessité qui le poussait à mettre sa sœur dans une confiance indigne d'elle.

La reine répondit par un demi-sourire qui exprimait beaucoup plus de choses que toutes les paroles qu'elle aurait pu prononcer.

– Ma sœur, ajouta alors le comte d'Artois, cet appartement est mon logis de garçon, seul j'y pénètre, et j'y pénètre toujours seul.

– Presque toujours, dit la reine.

– Non, toujours.

– Ah! fit la reine.

– Au surplus, continua-t-il, il y a dans le boudoir où vous êtes un sofa et une bergère sur lesquels bien des fois, quand la nuit me surprenait, après la chasse, j'ai dormi aussi bien que dans mon lit.

– Je comprends, dit la reine, que Mme la comtesse d'Artois soit parfois inquiète.

– Sans doute, mais avouez, ma sœur, que si Mme la comtesse est inquiète de moi, cette nuit elle aura bien tort.

– Cette nuit, je ne dis pas, mais les autres nuits...

– Ma sœur, quiconque a tort une fois peut avoir tort toujours.

– Abrégeons, dit la reine en s'asseyant sur un fauteuil. Je suis horriblement lasse; et vous, ma pauvre Andrée?

– Oh, moi, je succombe de fatigue, et si Votre Majesté le permet...

– En effet, vous pâlissez, mademoiselle, dit le comte d'Artois.

– Faites, faites, ma chère, dit la reine; asseyez-vous, couchez-vous même; M. le comte d'Artois nous abandonne cet appartement, n'est-ce pas, Charles?

– En toute propriété, madame.

– Un instant, comte, un dernier mot.

– Lequel?

– Si vous partez, comment vous rappellerons-nous?

– Vous n'avez en rien besoin de moi, ma sœur; une fois installée, disposez de la maison.

– Il y a donc d'autres pièces que celles-ci?

– Mais sans doute. Il y a d'abord une salle à manger, que je vous engage à visiter.

– Avec une table toute servie, sans doute?

– Certainement, et sur laquelle Mlle de Taverney, qui me paraît en avoir grand besoin, trouvera un consommé, une aile de volaille et un doigt de vin de Xérès, et où vous trouverez, vous, ma sœur, une collection de ces fruits cuits que vous aimez.

– Et tout cela sans valets?

– Pas le moindre.

– Nous verrons. Mais ensuite?

– Ensuite?

– Oui, pour retourner au château?

– Il ne faut pas songer à y rentrer du tout de la nuit, puisque la consigne est donnée. Mais la consigne donnée pour la nuit tombe avec le jour; à six heures les portes s'ouvrent, sortez d'ici à six heures moins un quart. Vous trouverez dans les armoires des mantes de toutes couleurs et de toutes formes, si vous désirez vous déguiser; entrez donc, comme je vous le dis, au château, gagnez votre chambre, couchez-vous, et ne vous inquiétez pas du reste.

– Mais vous?

– Comment, moi?

– Oui, qu'allez-vous faire?

– Je sors de la maison.

– Comment! nous vous chassons, mon pauvre frère?

– Il ne serait pas convenable que j'eusse passé la nuit sous le même toit que vous, ma sœur.

– Mais encore il vous faut un gîte, et nous vous volons le vôtre.

– Bon! il m'en reste trois pareils à celui-ci.

La reine se mit à rire.

– Et il dit que Mme la comtesse d'Artois a tort de s'inquiéter; oh! je la préviendrai, fit-elle avec un charmant geste de menace.

– Alors, moi, je dirai tout au roi, répliqua le prince sur le

même ton.

– Il a raison, nous sommes sous sa dépendance.

– Tout à fait. C'est humiliant; mais qu'y faire?

– Se soumettre. Ainsi, vous dites donc que pour sortir demain matin sans rencontrer personne...

– Un seul coup de sonnette, à la colonne en bas.

– À laquelle? à celle de droite ou à celle de gauche?

– Peu importe.

– La porte s'ouvrira?

– Et se fermera.

– Toute seule?

– Toute seule.

– Merci. Bonsoir, mon frère.

– Bonsoir, ma sœur.

Le prince salua, Andrée ferma les portes derrière lui. Il disparut.

Chapitre VII

L'alcôve de la reine

Le lendemain, ou plutôt le matin même, car notre dernier chapitre a dû se fermer vers les deux heures de la nuit; le matin même, disons-nous, le roi Louis XVI, en petit habit violet du matin, sans ordre et sans poudre, et tel qu'il venait de sortir de son lit enfin, heurta aux portes de l'antichambre de la reine.

Une femme de service entrebâilla cette porte, et reconnaissant le roi:

– Sire!.. dit-elle.

– La reine! demanda Louis XVI d'un ton bref.

– Sa Majesté dort, sire.

Le roi fit un geste comme pour éloigner la femme, mais celle-ci ne bougea point.

– Eh bien! dit le roi, vous bougerez-vous? Vous voyez bien que je veux passer.

Le roi avait par moments une promptitude de mouvement que ses ennemis appelaient de la brutalité.

– La reine repose, sire, objecta timidement la femme de service.

– Je vous ai dit de me livrer passage, répliqua le roi.

En effet, à ces mots il écarta la femme et passa outre.

Arrivé à la porte même de la chambre à coucher, le roi vit

Mme de Misery, première femme de chambre de la reine, qui lisait la messe dans son livre d'heures.

Cette dame se leva dès qu'elle aperçut le roi.

– Sire, dit-elle à voix basse et avec un profond salut, Sa Majesté n'a pas encore appelé.

– Ah! vraiment, fit le roi d'un air railleur.

– Mais, sire, il n'est guère que six heures et demie, je crois, et jamais Sa Majesté ne sonne avant sept heures.

– Et vous êtes sûre que la reine est dans son lit? Vous êtes sûre qu'elle dort?

– Je n'affirmerais pas, sire, que Sa Majesté dort; mais je suis sûre qu'elle est dans son lit.

– Elle y est?

– Oui, sire.

Le roi n'y put tenir plus longtemps. Il marcha droit à la porte, tourna le bouton doré avec une précipitation bruyante, et entra.

La chambre de la reine était obscure comme en pleine nuit: volets, rideaux et stores, hermétiquement fermés, y maintenaient les plus épaisses ténèbres.

Une veilleuse, brûlant sur un guéridon dans l'angle le plus éloigné de l'appartement, laissait l'alcôve de la reine entièrement baignée dans l'ombre, et les immenses rideaux de soie blanche à fleurs de lis d'or pendaient à plis ondoyants sur le lit en désordre.

Le roi marcha d'un pas rapide vers le lit.

– Oh! madame de Misery, s'écria la reine, que vous êtes bruyante, voilà que vous m'avez réveillée.

Le roi s'arrêta, stupéfait.

– Ce n'est point Mme de Misery, murmura-t-il.

– Tiens! c'est vous, sire, ajouta Marie-Antoinette en se soulevant.

– Bonjour, madame, articula le roi d'un ton aigre-doux.

– Quel bon vent vous amène, sire? demanda la reine. Madame de Misery! madame de Misery! ouvrez donc les fenêtres.

Les femmes entrèrent et, selon l'habitude que leur avait fait prendre la reine, elles ouvrirent à l'instant portes et fenêtres, pour donner passage à l'invasion d'air pur que Marie-Antoinette respirait avec délices en s'éveillant.

– Vous dormez de bon appétit, madame, dit le roi en s'asseyant près du lit, après avoir promené son regard investigateur.

– Oui, sire, j'ai lu tard, et par conséquent, si Votre Majesté ne m'eût point réveillée, je dormirais encore.

– D'où vient qu'hier vous n'avez pas reçu, madame?

– Reçu qui? votre frère, M. de Provence? fit la reine avec une présence d'esprit qui allait au-devant des soupçons du roi.

– Justement oui, mon frère; il a voulu vous saluer, et on l'a laissé dehors.

– Eh bien?

– En lui disant que vous étiez absente?

– Lui a-t-on dit cela? demanda négligemment la reine. Madame de Misery! Madame de Misery?

La première femme de chambre parut à la porte, tenant sur un plateau d'or une quantité de lettres adressées à la reine.

– Sa Majesté m'appelle? demanda Mme de Misery.

– Oui. Est-ce qu'on a dit hier à M. de Provence que j'étais absente du château?

Mme de Misery, pour ne pas passer devant le roi, tourna autour de lui et tendit le plateau de lettres à la reine. Elle tenait sous son doigt une de ces lettres dont la reine reconnut l'écriture.

– Répondez au roi madame de Misery, continua Marie-Antoinette avec la même négligence; dites à Sa Majesté ce que l'on a répondu hier à M. de Provence lorsqu'il s'est présenté à ma porte. Quant à moi, je ne me le rappelle plus.

– Sire dit Mme de Misery, tandis que la reine décachetait la lettre, Mgr le comte de Provence s'est présenté hier pour offrir ses respects à Sa Majesté, et je lui ai répondu que Sa Majesté ne recevait pas.

– Et par quel ordre?

– Par ordre de la reine.

– Ah! fit le roi.

Pendant ce temps, la reine avait décacheté la lettre et lu ces deux lignes:

«Vous êtes revenue hier de Paris et rentrée au château à huit heures du soir. Laurent vous a vue.»

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.